# Averroès - Ibn Rushd

## Un combattant de la pensée du XII$^{e}$ siècle







***Plaine du Guadalquivir et de Cordoue, vue de Médinat al-Zahra, capitale des Omeyyades d'al-Andalus fondée par Abd al-Rahman III en 936.***

*« Il écrivait avec une lente sécurité de droite à gauche : son application à former des syllogismes et à enchaîner de vastes paragraphes ne l'empêchait pas de sentir comme un bien-être la fraîche et profonde maison qui l'entourait. Au fond de ce repos, s'enrouaient d'amoureuses colombes ; de quelque patio invisible, montait le bruit d'une fontaine : quelque chose dans la chair d'Averroès, dont les ancêtres venaient des déserts arabes, était reconnaissant à cette continuité de l'eau. En bas, se trouvaient les jardins, le potager : en bas, le Guadalquivir absorbé par sa tâche : plus loin, Cordoue, la ville chère à son cœur, aussi lumineuse que Bagdad et Le Caire, comme un instrument complexe et délicat, et, alentour (Averroès le percevait aussi), s'élargissait jusqu'à l'horizon la terre d'Espagne, où il y a peu de choses, mais où chaque chose paraît exister selon un mode substantif et éternel. »*

*L'Aleph*, Jorge Luis BORGES, 1967.

# Avertissement

En 1998, à l'occasion du huit centième anniversaire de la mort d'Averroès, se sont tenus un très grand nombre de colloques, de rencontres en France, en Espagne, au Portugal, en Italie, dans les trois pays du Maghreb, et aussi à Bagdad, au Caire...

Depuis 1994 se tiennent à Marseille les rencontres d'Averroès, qui cherchent à mettre en relation les deux rives de la Méditerranée.

Le film de Youssef Chahine, *Le Destin,* a donné un visage à ce philosophe du XIIe siècle de la vie privée duquel on sait peu de choses.

Pourquoi un tel intérêt ? Quel homme était Averroès ? Pourquoi s'en souvenir huit siècles plus tard ?

Connaître Averroès, son nom latin, c'est reconnaître l'héritage transmis par ce philosophe musulman à l'Occident chrétien au Moyen Âge.

Connaître Ibn Rushd, son nom arabe, c'est restituer au monde musulman une part de sa culture longtemps inconnue, encore niée, par l'Occident européen et une partie du monde musulman.

D'Averroès à Ibn Rushd, n'est-ce pas participer au rapprochement de deux mondes qui, encore aujourd'hui, s'ignorent plus qu'ils ne se rencontrent ?

L'intégrisme islamique braque le projecteur sur une minorité, certes agissante et dangereuse, mais dangereuse pour tout le monde, non-musulmans et musulmans. A ne voir l'islam qu'à travers le prisme intégriste, ne pousse-t-on pas chacun à se situer par rapport à ce fanatisme plutôt que par rapport au fondement même de cette civilisation ?

Que dirait un catholique, que dirait un juif, s'il n'était reconnu qu'à travers les intégristes de sa religion ?

Il s'agit donc, ici, de renouer avec un maillon essentiel de nos cultures.

**Du XIIIe au XVIe siècle, Ibn Rushd incarne la rationalité philosophique qui fut l'une des composantes de la culture occidentale. Il est à la source des débats philosophiques et religieux de cette époque. Au-delà, il appartient à cette longue lignée de philosophes arabes qui participèrent au renouvellement de la philosophie grecque et à sa transmission à l'Occident juif et chrétien.**

# Ibn Rushd, sa vie, son époque

## La filiation d'Ibn Rushd

**Ibn Rushd*, Averroès** de son nom latin, est un philosophe arabe issu d'une famille de juristes et de magistrats.

Son ancêtre le plus célèbre fut son grand-père, Abû-l-Walîd b.Rushd, né à Cordoue en 1058. Il se rallie au pouvoir almoravide** dès que ce dernier s'impose en al-Andalus. En 1117, il reçoit la charge de « *cadi**** de la communauté », c'est-à-dire « juge suprême » jusqu'en 1120, date à laquelle il démissionne de sa charge.

Ses consultations juridiques, les *fatwas*****, firent longtemps autorité. Il reste de ce fait un personnage très influent après son retrait, gardant la direction de la prière de la grande mosquée de Cordoue.

Le père d'Ibn Rushd, Abû-l-Qasim, né en 1094, est le moins brillant de toute la famille. Il fut néanmoins cadi quelques années à une époque où le pouvoir almoravide s'affaiblit. Il meurt en 1168.

Abû-l-Walîd, dit le « petit-fils » ou le « plus jeune » pour le distinguer de son grand-père, naît en novembre 1126, un mois à peine avant la mort de son aïeul.

On sait peu de choses sur la vie privée d'Ibn Rushd. Il a été marié, on lui connaît deux fils ; aucune fille n'est mentionnée, ce qui ne signifie pas qu'il n'en ait pas eu…

* En arabe, Ibn Rushd signifie « fils de la rectitude ».

** Voir p. 10.

*** **Cadi** : juge chargé de faire appliquer la loi religieuse. Cette loi concerne tous les actes de la vie et pas seulement la religion.

**** **Fatwa** : consultation juridique précisant l'avis de la religion sur un problème donné. Une des fatwas les plus célèbres aujourd'hui concerne Salman Rushdie : elle le condamne à mort pour avoir écrit *Les Versets sataniques*, livre considéré par les islamistes comme un outrage à l'islam.

***Averroès par Pierre Vigneron, lithographie du XIXe siècle.***



## Sa formation

L'éducation qu'a reçue Averroès est celle de tout intellectuel de l'époque, auprès de maîtres andalous. Jusqu'au XIe siècle, les étudiants allaient de maître en maître, dans une *madrasa** en Orient, pour recevoir un enseignement essentiellement oral. Au début du XIIe siècle, al-Andalus offre toutes les formations souhaitées et le voyage en Orient n'est plus nécessaire.

Ibn Rushd étudie d'abord le Coran et la grammaire arabe : le Coran est transcrit dans une écriture utilisant de nombreux signes au-dessus ou en-dessous du mot pour préciser le sens de ce mot, cette grammaire doit être connue pour éviter les erreurs de lecture. En al-Andalus on apprend l'écriture dès le plus jeune âge, alors qu'elle reste réservée aux calligraphes en Orient.

Puis Ibn Rushd passe aux sciences religieuses avec l'étude du droit. Ce n'est qu'après une bonne formation religieuse qu'il aborde la physique comprenant la botanique, la zoologie, l'astronomie, la médecine et la philosophie. Ces deux derniers domaines sont des savoirs considérés comme étrangers, grecs essentiellement.

Étant donné son origine familiale et le milieu dans lequel il a grandi, il devient médecin et juriste, spécialiste du droit musulman.

* Une **madrasa** est une école où l'on apprend le droit musulman. A l'origine, dans l'empire abbasside, elles étaient privées, puis au XIe siècle, les madrasas passent sous l'autorité de l'État. Les professeurs nommés par le gouvernement ont la charge de former des fonctionnaires efficaces.

Au XIIe siècle, les madrasas sont aussi des lieux où l'étude de la loi religieuse participe à la lutte contre les croisés.



***Madrasa actuelle de la mosquée de Zlitan (Libye). Les chaussures sont laissées à l'entrée de la pièce d'étude. Contre le mur sont adossées des planchettes de bois où les étudiants apprennent à écrire le Coran en utilisant une encre fabriquée à partir du suif de mouton.***

# Son pays, al-Andalus

Al-Andalus désigne l'Espagne musulmane de la conquête arabe en 711 jusqu'à la chute de Grenade en 1492.

Contrairement à ce que laisserait penser la simplicité du nom, l'histoire d'al-Andalus fut assez agitée. Pour comprendre le temps et le rôle d'Ibn Rushd, il est nécessaire de faire un retour sur l'histoire qui a précédé sa vie publique.

On peut distinguer quatre grandes périodes : la période omeyyade, le temps des Taifas, celui des Almoravides puis celui des Almohades.

## L'époque omeyyade

Vers 705, la province de l'Ifriqiya (la Tunisie actuelle) est conquise par la dynastie des Omeyyades de Damas. Le gouverneur de cette province veut poursuivre la conquête vers l'ouest. En 711, il envoie 7 000 hommes, sous la conduite de l' affranchi berbère Tariq, pour tester la résistance du roi wisigoth d'Espagne, Rodrigue.

Après une première bataille à Xérès sur le Guadalete, Tariq conquiert Séville, Carmona, Écija, Cordoue, Tolède, atteint Gijón, sur la côte de Biscaye. Ses triomphes inquiètent le gouverneur resté au Maghreb qui craint une trop grande indépendance de Tariq. Il intervient à son tour en 712 à Mérida, Salamanque et proclame la souveraineté du calife omeyyade de Damas sur les territoires conquis en Espagne.

En 750, la chute des Omeyyades de Damas n'entraîne pas celle des émirs omeyyades d'al-Andalus qui continuent à régner. La dislocation de l'empire omeyyade permet la proclamation du califat* fatimide sur le nord de l'Afrique, de la Tunisie actuelle jusqu'à l'Égypte. En réaction, l'émir de Cordoue restaure le califat omeyyade réduit à l'Andalus à son profit et prend le nom d'Abd al-Rahman III en 929. Son règne marque le début de l'âge d'or de l'islam andalou.

Le califat de Cordoue apparaît comme le plus brillant et le plus développé des États musulmans. Le prince al-Hakam, fils d'Abd al-Rahman III, fait venir de Bagdad, d'Égypte tous les ouvrages portant sur les sciences et accumule ainsi une vaste bibliothèque accessible aux savants andalous.

* **Le califat** est une fonction, une dignité ecclésiastique. Le mot « calife » signifie lieutenant et désigne le chef de la communauté musulmane après la disparition du Prophète.

Un émir est à l'origine un chef d'armée, puis il est synonyme de gouverneur ayant des attributs militaires et civils.





A partir de 976, les califes de Cordoue voient leur autorité contestée par des émirs locaux qui imposent leur pouvoir sur certaines régions d'al-Andalus. En 1030, le califat de Cordoue disparaît, se morcelle en plusieurs principautés indépendantes appelées « royaumes des Taifas ».

Ce morcellement affaiblit al-Andalus, au profit des rois chrétiens. Le roi de Castille, Alfonso VI, prend Tolède en 1085.

*Al-Andalus et les royaumes chrétiens au XII[e] siècle.*



# L'appel aux Almoravides

*« Les nouvelles s'étaient succédé rapportant que l'émir Yûsuf ibn Tâchfîn était venu du Sahara à la tête d'une communauté à l'islam neuf, vigoureuse et résolue, proclamant sa détermination à faire triompher la vérité et à combattre ceux qui déviaient de la loi religieuse ; qu'il venait de soumettre le Maghreb et en avait unifié la plus grande partie. Pesant les choses, al-Mu'tamid* estima qu'il fallait l'appeler au secours** [...]. Il consulta ses proches à ce sujet. Son fils, al-Rachid, lui tint ce langage : "Essaie de régler les choses par tes propres moyens avec le chrétien et ne te presse point d'introduire ici quelqu'un qui nous ravira la royauté et nous divisera : ces gens, tu sais bien qui ils sont" ; al-Mu'tamid répondit : "Mon fils, il est préférable selon moi de mourir berger au Maghreb que de rendre l'Andalousie terre d'infidélité, car alors les Musulmans me maudiraient jusqu'à la fin des temps !" Son fils lui dit : "Père, fais ce que Dieu t'a indiqué." »*

Ibn al-Khatib, *A'mâl al-a'lâm.*

* Al-Mu'tamid est le roi « taifa » de Séville ; il a conquis Cordoue en 1069.

** Pour se défendre contre Alphonse VI de Castille qui venait de reprendre Tolède.

Ainsi fut fait : en 1086, Yûsuf ibn Tâchfîn débarque à Algésiras et bat les Castillans à Sagrajas. Il prend le titre d'« émir des musulmans » que lui reconnaît le califat abbasside de Bagdad à qui il fait allégeance. Les Almoravides (en arabe al-Murâbitûm) sont des Berbères originaires du Sahara occidental. Entre 1060 et 1082, ils ont conquis le Maghreb jusqu'à Alger.

*Site de Qsar Amra, Jordanie actuelle.*

*Petite résidence omeyyade du VIII[e] siècle, lieu de repos et de plaisir pour les califes.*





Les Almoravides s'imposent en promettant de rétablir ce qu'ils considèrent comme la légalité musulmane, c'est-à-dire le rite juridique malikite***, opposé à toute forme de spéculation qui ne peut que mener à l'hérésie. Ils suppriment les impôts non-canoniques : ceux qui ne sont justifiés ni dans le Coran, ni dans les Hadith**** du Prophète. Ils renforcent le centralisme, mettant ainsi fin à l'indépendance des Taifas.

Cette volonté de revenir à une vie plus conforme à l'islam entraîne des persécutions contre les Mozarabes***** qui se révoltent et font appel au roi d'Aragon. La réaction est brutale, s'accompagnant d'expulsions et de déportations à Meknès (Maroc actuel). La politique autoritaire des Almoravides entraîne aussi des révoltes parmi les musulmans, dont celle des Cordouans en 1120.

En 1143, la mort du souverain 'Ali ibn Yûsuf marque un affaiblissement du pouvoir almoravide dont les clans rivalisent. Leur autorité s'effrite alors que menacent les Almohades (al-Muwahhidûn ou « unitaristes »).

*** **Malikites** : voir p. 43.

**** **Hadiths** : faits et gestes du Prophète rapportés par la tradition orale. L'ensemble des Hadith forme la Sunna, ou la Tradition.

***** **Mozarabes** : chrétiens vivant à la mode arabe dans les territoires d'al-Andalus.



***Fresques de Qsar Amra, début du VIII[e] siècle, Jordanie actuelle. Ces fresques, très abîmées, sont rares dans le monde musulman où la religion a voulu exclure la représentation d'êtres animés. Ici, on devine une danseuse.***

* Muwahhidûn ou ceux qui professent l'unicité de Dieu. Ce mot arabe a été traduit par Almohade.

** Voir p. 13.

*** **Jihad** : effort offensif ou défensif pour imposer ou faire respecter l'islam : c'est ce qu'on appelle la guerre sainte. Également, effort sur soi-même pour atteindre la perfection.



# La prise du pouvoir par les Almohades

Après une première tentative de prise de pouvoir à Marrakech en 1130, les Almohades* entament la conquête victorieuse du Maghreb occidental à partir de 1141. Ils se rendent maîtres d'une grande partie d'al-Andalus à partir de 1150. Ils rétablissent l'ordre dans une région très agitée par les rivalités arabes et menacée par la reconquête chrétienne.

Les souverains almohades ont alors la résolution d'appliquer la réforme religieuse préparée par Ibn Tûmart**. C'est dans cette perspective que les souverains forment une nouvelle élite destinée à remplacer les docteurs de la loi malikites qui avaient soutenu le régime almoravide. C'est aussi dans cette perspective qu'il est demandé à Ibn Rushd la réflexion qui préciserait la légitimité du régime almohade.

**Almoravides et Almohades représentent une réaction religieuse, morale et politique aux régimes précédents.** Dans les deux cas, ils s'appuient sur une idéologie de retour à la pureté primitive de l'islam. La conquête se fait chaque fois au nom de l'idéologie religieuse islamique, autour d'un chef reproduisant avec ses compagnons le modèle du Prophète et de sa communauté primitive. Ils se situent dans la même logique de *jihad**** ou guerre sainte.

**Il ne suffit pas de prendre le pouvoir par les armes, mais il faut le justifier en s'appuyant sur la loi religieuse et pour cela, les chefs ont besoin d'hommes de loi : c'est le rôle que va tenir Ibn Rushd auprès des Almohades.**

*La Giralda de Séville*

*Le minaret de la mosquée almohade du XIIe siècle a été surmonté d'un étage lorsqu'il a été transformé en clocher la cathédrale.*

## IBN TÛMART ET LA DOCTRINE ALMOHADE

Ibn Tûmart est un Berbère du sud marocain né vers 1080/1081. Vers 1106, après un séjour à Cordoue, il accomplit sa « quête du savoir » auprès des sages de l'Orient comme tout étudiant en science religieuse de l'époque. Ce périple l'emmène en Syrie, en Irak et en Égypte.

De retour à Marrakech, il prêche la nécessité d'une réforme religieuse. Pour lui, l'islam est dévoyé par les Almoravides alors au pouvoir et par les juristes malikites qui les soutiennent. Rapidement, il est pourchassé par les autorités qui voient en lui un dangereux agitateur. Il entre dans la clandestinité à partir de 1124 dans l'extrême sud marocain, où il organise une communauté autour de sa doctrine : les Muwahhidûn (les unitaristes). Il se proclame alors Madhi, le « bien guidé » désigné par Dieu qui doit rétablir la justice sur Terre.

### Sur le plan religieux

Les Almohades proclament l'unicité de Dieu, c'est pourquoi ils se nomment « unitaristes ». L'homme ne peut être que persuadé de l'existence de Dieu qui l'a créé ainsi que toutes les autres choses. Comment pourrait-il en être autrement ?

« *C'est par la nécessité de la raison que l'homme connaît l'existence du Créateur.* » La théologie relève de la raison.

Le Créateur n'est pas de même nature que sa créature : il y a transcendance.

Ils font une lecture littérale des Textes dont il est interdit de faire une interprétation quelconque.



### Sur le plan politique

Le droit doit s'énoncer à partir du Texte révélé. Ibn Tûmart refuse l'effort individuel d'interprétation qui peut être source d'erreur. « *La raison n'a pas de place dans la loi* », ce qui ne signifie pas que la raison n'intervienne pas dans l'organisation de la loi. Simplement, pour Ibn Tûmart, on ne peut tirer deux conséquences différentes d'une même source.



*La Koutoubia, mosquée à Marrakech (Maroc).*

*Construite à l'époque almohade (XIIe siècle), elle est parente, par son architecture, avec la Giralda de Séville.*

# Ibn Rushd à la cour des Almohades

C'est vers 1160 qu'Ibn Rushd est présenté par un de ses maîtres, Ibn Tufayl (voir p. 37), à Abû Ya'qûb Yûsuf alors gouverneur de Séville. Jusque-là, Ibn Rushd a écrit un abrégé d'une œuvre de al-Ghazali (voir p. 35), un de l'*Almageste* de Ptolémée et un compendium (paraphrase) de logique.

Récit des deux premières rencontres avec Abû Ya'qûb telles qu'Ibn Rushd les rapporte à un de ses disciples :

*« Lorsque j'entrai chez le prince des croyants, Abû Ya'qûb, je le trouvai avec Abû Bakr b.Tufayl, et il n'y avait aucune autre personne avec eux. Abû Bakr se mit à faire mon éloge, parla de ma famille et de mes ancêtres, et voulut bien, par bonté, ajouter à cela des choses que j'étais loin de mériter. Le prince des croyants, après m'avoir demandé mon nom, celui de mon père et celui de ma famille, m'adressa de prime abord ces paroles : "Quelle est l'opinion des philosophes à l'égard du ciel ? Le croyaient-ils éternel ou créé ?" Saisi de confusion et de peur, j'éludai la question et je niai m'être occupé de philosophie, car je ne savais pas ce qu'Ibn Tufayl lui avait affirmé à cet égard. Le prince des croyants s'étant aperçu de ma frayeur et de ma confusion, se tourna vers Ibn Tufayl et se mit à parler sur la question qu'il m'avait posée ; il rappela ce qu'avaient dit Aristote, Platon et tous les philosophes et cita en même temps les arguments allégués contre eux par les Musulmans. Je remarquai en lui une vaste érudition que je n'aurais même pas soupçonnée dans aucun de ceux qui s'occupent de cette matière et qui lui consacrent tous leurs loisirs. Il fit tout pour me mettre à l'aise, de sorte que je finis par parler et qu'il sut ce que je possédais de cette science ; après l'avoir quitté, je reçus par son ordre un cadeau en argent, une magnifique pelisse d'honneur et une monture. »*

*« Abû Bakr b.Tufayl me fit appeler un jour et me dit : "J'ai entendu aujourd'hui le prince des croyants se plaindre de l'incertitude de l'expression d'Aristote ou de celle de ses traducteurs ; il a évoqué l'obscurité de ses desseins et a dit : "Si ces livres pouvaient trouver quelqu'un qui les résumât et qui rendît accessibles ses visées après l'avoir compris convenablement, alors leur assimilation serait plus aisée pour les gens." Si tu as en toi assez de force pour cela, fais-le. Moi, je souhaite que tu t'en acquittes, étant donné ce que je sais de la qualité de ton esprit, de la netteté de ton aptitude et de la force de ton inclination à l'étude. Ce qui m'empêche ce n'est – comme tu le sais – que mon âge avancé, mon occupation à servir et le soin que je consacre à ce que j'ai de plus important que cela." C'est donc cela qui m'a conduit aux résumés que j'ai faits des livres du sage Aristote. »*

Récits transmis par le chroniqueur Al-Marrâkushi dans *Kitâb al-mu'jib*, au XIII[e] siècle.

C'est donc essentiellement sous le règne d'Abû Ya'qûb Yûsuf devenu sultan sous le nom de Yûsuf I[er] (1163-1184) et à sa demande qu'Ibn Rushd rédige la plus grande partie des commentaires d'Aristote. Dans le même temps, il occupe des fonctions officielles importantes : en 1169, il est nommé cadi de Séville, puis en 1180 grand cadi de Cordoue. En 1182, il remplace Ibn Tufayl comme médecin auprès du sultan. Dans certains ouvrages, Ibn Rushd fait allusion au temps qui lui manque pour approfondir un sujet, à l'éloignement de sa bibliothèque qui l'empêche de vérifier certains points.

Parallèlement à ce travail demandé par le sultan, il poursuit sa propre réflexion philosophique dans le *Tahâfut al-Tahâfut* (*La Réfutation de la Réfutation*) contre al-Ghazali, *Le Discours décisif* et une œuvre sur le fondement du droit, la *Bidaya* (voir p. 19 et suiv.).

Il poursuit son travail sous le règne de Ya'qûb al-Mansûr (1184-1199), fils de Yûsuf I[er]. En 1197, alors que l'empire almohade est en crise, Ibn Rushd est mis à l'écart. Pour se maintenir au pouvoir alors que les troupes chrétiennes se font de plus en plus menaçantes, al-Mansûr a besoin de l'appui des juges malikites*. Sous leur influence, il fait appliquer un édit interdisant d'étudier la philosophie et les « sciences des anciens », c'est-à-dire des Grecs. Ibn Rushd est alors exilé à Lucena, à 100 km au sud-est de Cordoue, puis à Marrakech.

* Voir p. 43.

Une fois la crise politique apaisée, al-Mansûr lève cette disgrâce. Ibn Rushd meurt à Marrakech en décembre 1198. Ses cendres sont rapatriées à Cordoue avec ses livres, dit-on, en mars 1199.



# L'œuvre d'Ibn Rushd

Cette œuvre est vaste et témoigne des centres d'intérêt d'Ibn Rushd. Il n'est pas une exception : au Moyen Âge, l'homme cultivé s'intéresse, réfléchit à tous les domaines de la pensée de l'époque. Comme il n'est pas un spécialiste de tous les thèmes qu'il aborde, il se contente parfois de rappeler ce que l'on sait à l'époque, les questions que l'on se pose sans chercher à y répondre lui-même. Néanmoins, il n'est pas un simple compilateur qui saurait bien lire l'œuvre des autres. A chaque ouvrage, il apporte son propre regard, sa vision des choses. A chaque ouvrage, il applique la même méthode s'appuyant sur la logique d'Aristote.

## L'astronomie

Les premières œuvres d'Ibn Rushd traitent de l'astronomie qu'il considère aussi *« nécessaire à la perfection de l'homme »* que la logique ou la physique. Il s'intéresse à l'astronomie mathématique à partir de l'*Almageste* de Ptolemée (v. 90-v. 168) dont il fait un abrégé en 1158. Il reprend l'œuvre d'Ibn al-Haytham (fin X$^{e}$-début XI$^{e}$ siècle) traitant de l'astronomie physique, à partir d'une étude de la réalité concrète de l'univers et non plus uniquement mathématique ; ainsi, il est amené à émettre des réserves sur le système de Ptolémée. Ibn Rushd souligne *« ce sur quoi les experts de l'art ne sont pas en désaccord »*, c'est-à-dire ce qui fait l'unanimité à l'époque, laissant de côté ce qui lui paraît le plus contestable.

Aussi, pour Ibn Rushd, une nouvelle astronomie serait nécessaire afin de corriger les erreurs de Ptolémée, mais ses responsabilités publiques ne lui en laissent pas le loisir : *« Nous nous trouvons dans la situation d'un homme dont la demeure serait la proie des flammes et qui s'empresserait de sauver ce qui lui semble le plus indispensable pour assurer son existence. »*

## La médecine

Ibn Rushd a reçu une formation médicale ; à ce titre, il lui est demandé de présenter le long poème de médecine d'Ibn Sînâ (Avicenne, 980-1037, voir p. 34).

Son principal ouvrage sur la médecine, le *Kulliyât* (les Généralités) de 1161, précise la méthode de travail qu'il suit dans toutes ses recherches. Cet ouvrage regroupe *« toutes les connaissances médicales à partir des premiers auteurs en conservant toutes les opinions qui méritent d'être reproduites et en éliminant ce qui, par une analyse raisonnée, doit être rejeté »*.

Les auteurs auxquels fait allusion Ibn Rushd sont Galien, médecin grec du II$^{e}$ siècle dont la théorie des humeurs* fait autorité, Ibn Sînâ et surtout Abû Marwân b. Zuhr (Avenzoar, 1073-1162), qui fut un de ses maîtres avec Ibn Tufayl.

Au-delà des connaissances apportées à partir des auteurs cités, Ibn Rushd souligne que son ouvrage est écrit dans *« un langage nouveau, inconnu des médecins de l'Antiquité et de ceux qui m'ont précédé, avec des démonstrations enracinées dans la philosophie naturelle »*.

* Voir BT n° 1058 *Les Jardins du Moyen Âge*.

**Galien, enluminure d'un traité de médecine du XIII$^{e}$ siècle. Bibliothèque de Laon.**



### LES « OUTILS DE RAISONNEMENT »

**Le syllogisme démonstratif**

Il est aussi appelé syllogisme rationnel. Ce syllogisme est dit ternaire : on distingue une prémisse majeure, une prémisse mineure et un moyen. Le moyen est sujet dans la majeure et attribut dans la mineure. Le moyen disparaît dans l'énoncé de la conclusion.

*Tous les hommes sont mortels.*
*Socrate est un homme.*
*Donc Socrate est mortel.*

Les prémisses sont contenues dans les deux premières phrases ; le terme « homme » est le moyen.

Dans les *Topiques,* Aristote précise qu'il y a syllogisme démonstratif *« quand il part de prémisses vraies et premières ou encore de prémisses telles que la connaissance que nous en avons prend elle-même son origine dans des prémisses premières et vraies ».*

**Le syllogisme dialectique ou juridique**

Dans le même ouvrage, Aristote désigne par ce terme un syllogisme à partir de prémisses probables qui sont des *« opinions qui sont reçues par tous les hommes ou par la plupart d'entre eux ou par les sages ».*

Pour Aristote ce syllogisme est utilisé dans les domaines de l'éthique et de la politique. Ibn Rushd assimile à ce syllogisme, le syllogisme juridique utilisé par les juristes musulmans.

**Le syllogisme rhétorique**

Ce syllogisme part de prémisses auxquelles on croit tout en sachant que le contraire est possible.

**L'analogie**

Quand une situation n'est pas abordée dans une des sources du droit, on procède par analogie avec un cas explicitement évoqué : par exemple, le Coran interdit la consommation du vin. L'analogie permet d'étendre cette interdiction à toutes les boissons alcoolisées puisque, comme le vin, elles peuvent mener à l'ivresse.

**Le consensus**

Il y a consensus quand tous les théologiens sont d'accord sur l'interprétation de certains passages obscurs.Ils emploient le terme *idjma.*

428-348 **Platon** — 384-322 **Aristote** — J.-C. — 90-128 **Ptolémée** — 131-201 **Galien** — 570-632 **Mahomet** — 1126-1198 **Ibn Rushd**





# Le droit

Ibn Rushd est d'une famille de juristes, lui-même cadi pendant de nombreuses années. Le contexte politique est important : la dynastie almohade doit légitimer son pouvoir face aux tenants des Almoravides et des juges malikites*. Ibn Rushd participe à cette légitimation en élaborant les fondements du droit sur lesquels les sultans almohades pourront s'appuyer.

* Voir p. 13.

*« Un savant en tant que tel ne peut avoir d'autre but que de rechercher la vérité, et non de semer le doute et de rendre les esprits perplexes. »*

Ibn Rushd dans *La Réfutation de la Réfutation*

Deux ouvrages contiennent la pensée d'Ibn Rushd sur le droit :

- la *Bidaya* ou *Début pour qui s'efforce* (à un jugement personnel), *fin pour qui se contente* (de l'enseignement reçu) ;
- le *Fasl al-Maqâl* ou *Le Livre du discours décisif et de la détermination du rapport entre la loi et la sagesse.*

## La Bidaya (1168)

*« Mon but, dans ce livre, est de me fixer en mémoire les questions de statuts juridiques sur lesquelles il y a accord et celles sur lesquelles il y a désaccord, avec leurs preuves. »*

Ibn Rushd analyse les différents rites juridiques** en justifiant ses prises de position par le recours aux Textes et à la démonstration philosophique. Ce traité expose les règles élaborées à partir de différentes sources dont le Coran, la Tradition du Prophète, les coutumes, l'intérêt général, le libre examen des juristes. Il précise les façons de les appliquer. La loi religieuse ne peut être remise en cause, ne peut être sujette à l'erreur. Seules sont concernées les différences d'interprétation.

** Voir p. 41.

Quand l'interprétation d'un texte semble discutable, il est normal de raisonner et d'en discuter le sens. Dans ce cas, il ne faut pas s'en tenir à la lettre.

*« C'est une question controversée, mais en vérité quand le texte est un texte formel solidement établi, il doit absolument l'emporter sur le raisonnement analogique. Toutefois, si l'expression littérale se prête à l'interprétation, la raison peut hésiter : faut-il qu'elle les concilie en interprétant l'expression ou l'expression littérale doit-elle l'emporter sur les exigences du raisonnement analogique ? Cela est discutable et dépend de la force de l'expression littérale et de la force des raisonnements analogiques qui s'y oppose. Seule la sensibilité de la raison permet d'apprécier leurs forces différentes, ainsi qu'on apprécie, pour un discours, s'il est ou non réfléchi ; il peut arriver que leurs forces soient égales. Pour cette raison, les controverses abondent dans cette sorte de questions, au point que beaucoup affirment que tous ceux qui s'adonnent à l'interprétation personnelle disent vrai. »*

Extrait de la *Bidaya*

Ainsi, Ibn Rushd, à propos des questions sur lesquelles il n'y a pas accord, n'avance aucune réponse qui ne soit argumentée, laissant ainsi une large place à la réflexion.

## Le droit conduit à la philosophie

Dans le premier paragraphe de la *Bidaya,* Ibn Rushd précise que le droit apporte à **la morale individuelle** un contenu concret : ce sont les préceptes de piété, de tempérance, de justice et d'honneur que chacun doit respecter non parce que la loi l'oblige mais parce que la réflexion philosophique y engage.

*« Il nous faut savoir que le but des préceptes pratiques de la Loi est l'acquisition des vertus de l'âme. Certains se rapportent à la glorification de Celui qu'il faut glorifier et aux actions de grâce adressées à Celui auquel il faut rendre grâce. Les actions du culte entrent dans cette catégorie ; ce sont des préceptes de piété. D'autres se rapportent à la vertu appelée tempérance. Ils sont de deux sortes : les préceptes qui ont trait au boire et au manger et ceux qui concernent les rapports conjugaux. D'autres encore se rapportent à la recherche de la justice et au renoncement à l'injustice. Telles sont les catégories de préceptes qui imposent la justice quant aux richesses et ceux qui l'imposent quant au corps. Le talion*, les guerres et les sanctions pénales entrent dans cette catégorie, puisqu'on ne recherche, par leur moyen, que la justice. D'autres encore sont des préceptes qui se rapportent à l'honneur ; d'autres enfin, ceux qui se rapportent à toutes les richesses et à leur estimation, ce sont ceux-là, précisément, qui ont pour but la recherche de la vertu appelée générosité et l'éloignement du vice appelé avarice. L'aumône légale entre, d'un côté, sous ce chapitre ; d'un autre côté elle entre sous le chapitre du partage des richesses. Il en est de même de la charité. »*

* La loi du talion consiste à infliger au coupable ce qu'il a fait subir à sa victime.

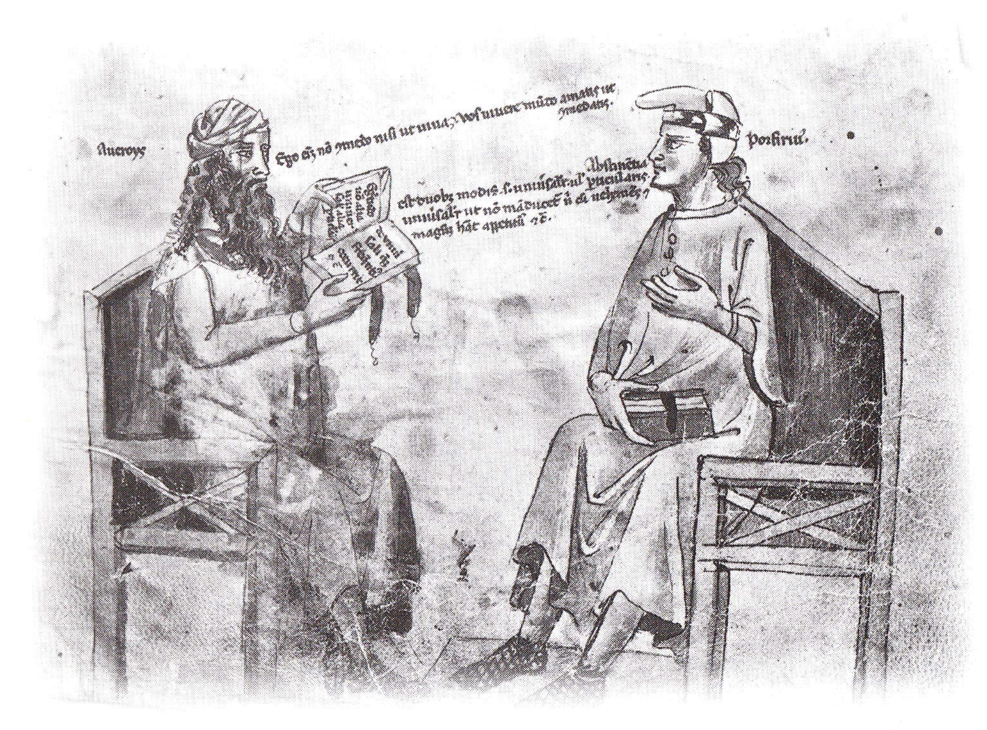
Le deuxième paragraphe concerne **la vie en société :** ceux qui ont en charge la chose publique se doivent de faire respecter la loi dans la même perspective philosophique.

*« D'autres préceptes se rapportent à la vie sociale qui est une condition de la vie de l'homme et de la préservation de ses vertus pratiques et spéculatives. Ce sont eux que l'on nomme "préceptes du gouvernement". Pour cette raison également, les Guides et ceux qui prennent en charge les affaires religieuses doivent s'y conformer. On compte parmi les préceptes importants dans la vie sociale, ceux qui se rapportent à l'amitié et à l'inimitié, comme à la collaboration des hommes pour que ces préceptes soient obéis. C'est ce qu'on appelle "l'interdiction du mal et le commandement du bien" c'est-à-dire l'amitié et, en outre, l'inimitié religieuse qui procède soit de la désobéissance à ces préceptes, soit de l'hérésie ; la plupart des choses que mentionnent les juris-consultes en appendice à leurs traités sont celles qui échappent aux quatre genres que sont la vertu de tempérance, la vertu de justice, la vertu de courage et celle de générosité, comme elles échappent aussi aux pratiques du culte, lesquelles sont les conditions d'affermissement de ces vertus. »*

*« On peut observer que par le moyen de ces vertus, l'homme sert les autres. »*

Ibn Rushd dans *Commentaire de la République de Platon*

Les quatre vertus morales sont toutes quatre des vertus politiques. Ainsi, les préceptes du droit conduisent à l'acquisition de vertus morales auxquelles pourront se référer les Almohades.




***Averroès conversant avec le philosophe latin Porphyre (234-305) qui étudia particulièrement Aristote.***

***Miniature du XIII<sup></sup>e siècle, France. BN.***

La *Bidaya* aborde le statut de la femme. Ibn Rushd réfute autant les idées de Platon que celles des juristes musulmans en affirmant qu'*« il n'y a pas une différence fondamentale entre la nature de la femme et celle de l'homme qui pourrait justifier son exclusion de certaines fonctions réservées aux hommes ».*

Ainsi la femme, selon Ibn Rushd, peut être juge, imam*, ou chef de la communauté. Il déplore les discriminations dont sont victimes les femmes, y voyant une cause de la misère des sociétés qui ainsi se privent de l'apport de la moitié de la population.

* **Imam :** chef de la prière dans une mosquée.





# Le Fasl al-Maqâl ou Le Discours décisif (1179)

## Un musulman a-t-il le droit de philosopher ?

Sans doute est-ce là le principal texte de la pensée d'Averroès. Il aborde la question essentielle : peut-on être philosophe et en même temps un musulman respectueux des Textes révélés ?

*« Le propos de ce discours est de rechercher, dans la perspective de l'examen juridique, si l'étude de la philosophie et des sciences de la logique est permise par la Loi révélée, ou bien condamnée par elle, ou bien encore prescrite soit en tant que recommandation, soit en tant qu'obligation. »*

L'idée de concilier la religion et la philosophie n'est pas nouvelle : al-Fârâbî au IX<sup></sup>e siècle (voir p. 34), Ibn Sînâ au X<sup></sup>e siècle, Ibn Bajja au XII<sup></sup>e siècle (voir p. 37) l'ont abordée. Ibn Rushd est le premier à dépasser l'antagonisme entre les deux approches. A la vérité coranique vient s'adjoindre une autre source de vérité, la philosophie grecque. Il n'y a pas d'opposition.

Pour Ibn Rushd *« la vérité* [philosophique] *ne saurait contredire la vérité* [religieuse], *elle s'accorde avec elle et témoigne en sa faveur ».* Il refuse d'opposer philosophie et religion. Elles appartiennent à deux domaines distincts : il affirme ainsi le droit pour l'intellectuel de penser librement.

*Le Discours décisif* pose d'emblée le statut légal de la philosophie. Pour Ibn Rushd la justification est dans les textes. Ibn Rushd pose son hypothèse : *« Si la révélation recommande bien aux hommes de réfléchir sur les étants* [ce qui existe] *et les y encourage, alors il est évident que l'activité désignée sous ce nom* [la philosophie] *est, en vertu de la Loi révélée, soit obligatoire, soit recommandée. »*

La réponse est contenue dans le Coran, sourate (chapitre) LIX, verset 2 : *« Réfléchissez donc, ô vous qui êtes doués de clairvoyance. »* Cet énoncé est clair et ne souffre pas de discussion. Ainsi, l'obligation de raison est contenue dans la Loi et pour Ibn Rushd rien ne s'oppose à la spéculation philosophique. La raison est guidée par la logique telle que la définit Aristote.

Le verset 2 de la sourate LIX peut être considéré comme la profession de foi d'Ibn Rushd. Le Coran dit expressément que ceux qui le peuvent doivent philosopher.

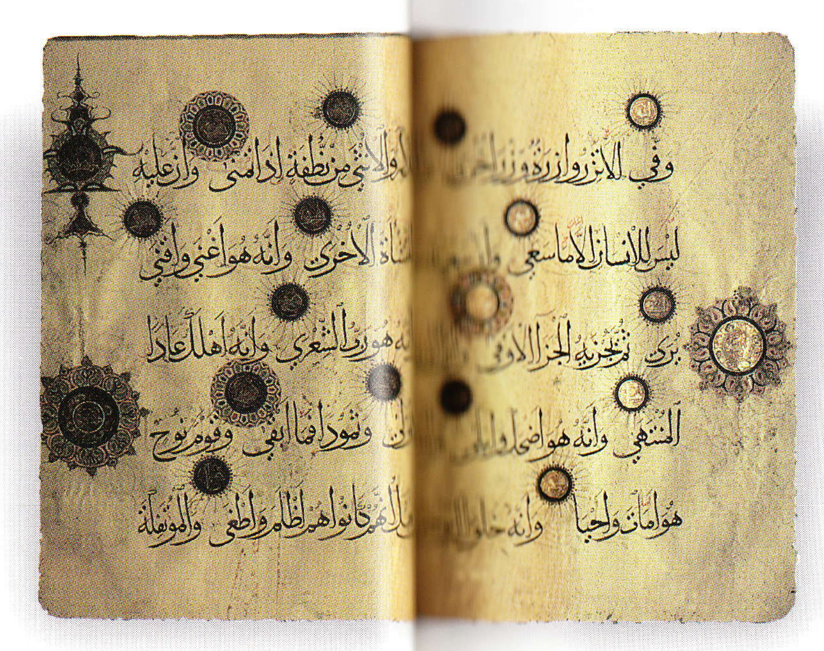
## Y a-t-il sujet à philosopher dans les Textes révélés ?

*Le Discours décisif* s'appuie principalement sur le verset 7 de la sourate III du Coran :

« *C'est Lui qui a fait descendre sur toi* [Muhammad] *le Livre. On y trouve des versets univoques, qui sont la Mère du Livre, et d'autres équivoques. Ceux dont les cœurs inclinent vers l'erreur s'attachent à ce qui est équivoque, car ils recherchent la discorde et sont avides d'interprétation mais nul n'en connaît l'interprétation* », et là, deux lectures sont possibles, selon la ponctuation : « *sinon Dieu et les hommes d'une science profonde. Ils disent : nous croyons en Lui, tout vient de notre Seigneur* » ou « *nul n'en connaît l'interprétation sinon Dieu. Et les hommes d'une science profonde disent : nous croyons en Lui, tout vient de notre Seigneur* ».

Cette dernière version est celle des traditionnistes qui justifient ainsi une lecture des Textes : le sens de certains passages n'appartient qu'à Dieu et tous, même les philosophes, doivent croire sans chercher à comprendre.

Ibn Rushd lit le verset 7 selon la première version. L'essentiel de son argumentation en dépend. Cette version permet d'envisager plusieurs niveaux de



*Le Coran, manuscrit de l'époque des Seldjoukides, XI^e siècle. Musée ethnographique d'Ankara (Turquie).*

*Au VII^e siècle, l'écriture arabe ne notait que les consonnes. Il était donc possible de faire des lectures et des interprétations différentes des textes écrits. Par la suite, grâce à divers signes, il est possible de préciser les voyelles ou le son de la consonne.*





signification et d'interprétation des Textes. Ibn Rushd peut alors remettre en cause l'analyse de certains de ses prédécesseurs sans être accusé de blasphémer pour n'avoir pas respecté le consensus, ou pour le remettre en cause.

Cette version énonce un deuxième fait très important : tous les hommes ne sont pas égaux devant les Textes. Néanmoins, il n'y a pas de versets incompréhensibles ; dans ce cas à qui s'adresserait la Révélation ?

« *La finalité de la Révélation n'est autre que d'enseigner tous les hommes, il fallait nécessairement que le Texte révélé comprît tous les types de méthodes de production de l'assentiment et de la représentation.* »

C'est-à-dire que chacun a accès au Texte au niveau de compréhension qui est le sien : démonstratif, juridique ou rhétorique. Ibn Rushd justifie cette distinction par le fait qu'« *exposer quelqu'une de ces interprétations à quelqu'un qui n'est pas homme à les appréhender* [...] *conduit tant celui à qui elle est exposée que celui qui l'expose à l'infidélité* ».

Ce point de vue peut paraître élitiste aujourd'hui, mais rappelons qu'à cette même époque, le paysan chrétien n'avait pas un accès direct à la Bible. Sa connaissance passait le plus souvent par les sculptures de l'église.

## La tradition épuise-t-elle les interprétations des Textes?

A partir du moment où il y a des connaissances qui doivent rester cachées au commun des croyants parce qu'il ne peut les comprendre et donc ne peut en connaître la vérité, Ibn Rushd pense que les hommes de science du début de l'islam ont pu garder secrètes des vérités qu'ils pensaient ne pas avoir à divulguer.

Ibn Rushd introduit une notion essentielle, celle du temps : *« Il est impossible d'établir l'existence d'un consensus sur une question donnée à une époque donnée sans avoir rigoureusement circonscrit cette époque. »* Ainsi, la réflexion du philosophe n'est pas entravée par celle de ceux qui l'ont précédé. Les contradictions que l'on peut relever dans les Textes signalent qu'il doit y avoir interprétation.

Il n'est pas question pour autant de refuser l'apport des prédécesseurs. Chaque philosophe hérite de leurs recherches : *« Il est évident que nous n'atteindrons notre but, connaître les étants* [ce qui existe] *que si dans cette étude les uns relaient les autres, et que le chercheur antérieur s'appuie sur son prédécesseur* [...] *»*

La matière est trop complexe pour être appréhendée par un seul individu : *« Il n'en est aucune* [de sciences pratiques] *qu'un homme pourrait concevoir à lui seul. Alors, n'est-ce pas le cas a fortiori pour la science des sciences, la philosophie ? »*

## Le philosophe musulman peut-il appuyer sa réflexion sur des philosophies non musulmanes ?

Le musulman ne doit pas refuser l'apport des peuples anciens, c'est-à-dire grecs surtout, non musulmans :

*« Puisqu'il en est ainsi, il nous faut donc, si nous trouvons que nos prédécesseurs des peuples anciens ont procédé à l'examen rationnel des étants et ont réfléchi sur eux d'une manière conforme aux conditions requises par la démonstration, étudier ce qu'ils ont dit et couché dans leurs écrits. Ce qui, de cela, sera en accord avec la vérité, nous l'accepterons de leur part, nous nous en réjouirons et leur en serons reconnaissants. Quant aux choses qui ne le seront pas, nous éveillerons sur elles l'attention, nous avertirons* [les gens] *d'y prendre garde et nous excuserons leurs auteurs. »*





Le philosophe dispose d'un instrument (*organon* en grec) pour accéder à la spéculation philosophique : la logique d'Aristote.

Une objection a pu être opposée à Ibn Rushd : dans la mesure où cette logique était d'origine grecque, elle ne pouvait s'appliquer à la Loi. Ibn Rushd réfute l'argument en affirmant l'autonomie de la technique. Il n'y a rien à craindre de cette technique si elle est bien maîtrisée :

*« Interdire l'étude des ouvrages de philosophie à ceux qui y sont aptes parce que l'on supposerait que c'est à cause de l'étude de ces ouvrages que certains hommes parmi les plus abjects se sont égarés, ne revient à rien de moins qu'à interdire à une personne assoiffée de boire de l'eau fraîche et agréable au goût, et que cette personne meurt de soif, au motif que d'autres, en en buvant, ont suffoqué et en sont morts. »*

**L'École d'Athènes,** ***fresque de Raphaël, 1511, salle de la Signature au palais du Vatican.***

***Au centre, Platon levant le doigt vers le ciel et Aristote tendant la paume de la main vers la terre. A gauche, en haut des escaliers, on reconnaît de profil Socrate et en bas des escaliers, derrière Pythagore écrivant, Averroès en turban.***



*Le Discours décisif* est aussi une œuvre politique écrite à une époque où les Almohades veulent combattre le conformisme des juristes malikites. Ils souhaitent un retour aux sources en matière de droit et encouragent la pratique de la philosophie. La chute des Almohades entraîne avec elle celle du *Discours décisif* lors du retour des juristes. Ce texte n'a aucune influence à l'époque. Il n'est redécouvert qu'à la fin du XIXe siècle dans le monde musulman.

Dans le monde latin, ce texte ne correspond pas à la société chrétienne où le droit n'est pas de même nature que le droit musulman. Cependant, tout ce qui concerne la démarche philosophique, la nécessaire réflexion philosophique, c'est-à-dire les premiers pas vers une pensée non uniquement religieuse, sera repris et discuté dans les universités du XIIIe siècle.

C'est la pensée juive qui continue l'œuvre d'Ibn Rushd. Maïmonide, dans *Le Guide des égarés,* avance des analyses assez proches de celles d'Ibn Rushd, mais bien que contemporain, il ne connaît pas *Le Discours décisif* quand il écrit son livre. La transmission se fait par Isaac Albalag (vers 1270) et Moïse de Narbonne (1300-1362).

*Statue de Maïmonide à Cordoue*





# Les commentaires de l'œuvre d'Aristote

Ibn Rushd a passé une grande partie de sa vie à commenter tout ce qui était connu d'Aristote, sauf *La Politique,* comme le lui avait demandé Abû Ya'qûb.

Il est d'usage de distinguer les grands commentaires, les commentaires moyens et le compendium ou paraphrase. En fait la distinction n'est pas toujours évidente.

Les grands commentaires sont une approche très minutieuse du texte d'Aristote. Chaque chapitre commence par une citation textuelle précédée par « il a dit », puis Ibn Rushd présente tous les avis formulés sur le point étudié depuis l'Antiquité jusqu'à Avicenne. Ibn Rushd travaille sur plusieurs traductions en arabe et non sur le texte grec. Sa connaissance globale de l'œuvre d'Aristote lui permet de combler certaines lacunes ; elle lui permet aussi de mettre en évidence certaines incohérences dans la pensée d'Aristote dont il accuse les traducteurs ou les copistes.

« *Nous adressons des louanges sans fin à Celui qui a distingué cet homme* [Aristote] *par la perfection et qui l'a placé seul au plus haut degré de la supériorité humaine auquel aucun homme dans aucun siècle n'a pu arriver ; c'est à lui que Dieu a fait allusion en disant : "Cette supériorité, Dieu l'accorde à qui Il veut."* »

Les grands commentaires ne sont pas une simple explication de texte. Ibn Rushd ouvre des voies dépassant la pensée du philosophe grec, comme d'autres penseurs arabes avant lui. Ce sont ces commentaires qui servent de base d'études aux universités du XIIIe siècle.

**Manuscrit arabe du Grand Commentaire de la Métaphysique d'Aristote, œuvre d'Ibn Rushd, XIIIe siècle.**

Aristote naît en 384 avant notre ère à Stagire, ville grecque de Chalcidique au sud-est de la Macédoine. Le monde grec est alors sous la domination du roi de Macédoine. Vers 366, il va à Athènes pour étudier à l'Académie de Platon où il reste jusqu'à la mort de ce dernier en 347. En 343, Philippe de Macédoine l'appelle à la cour de Pella pour assurer l'éducation de son fils Alexandre jusqu'en 336, date à laquelle Alexandre devient roi. Aristote retourne alors à Athènes où il fonde une école dans le quartier du Lycée. Il avait coutume de discuter en se promenant, de là vient le nom de « péripatéticiens » (ceux qui se promènent) donné aux disciples d'Aristote. Il meurt en 322 à Calcis en Eubée.

L'œuvre d'Aristote est très vaste mais seule une petite partie nous est connue : la *Logique,* les *Catégories,* les *Analytiques* où il traite du syllogisme et de la démonstration, les *Topiques* présentant la théorie du raisonnement dialectique, la *Physique* sur la nature, le mouvement, la Métaphysique, la *Morale,* le *Politique* et aussi *Rhétorique* et *Poétique.*



***Aristote***
***Copie romaine de sculpture grecque.***





# Le Tahâfut al-Tahâfut ou La Réfutation de la Réfutation

Dans le *Tahâfut al-Falasifa* (la réfutation de la philosophie) rédigé vers 1094-1095, al-Ghazali tentait de donner un coup d'arrêt définitif à la philosophie grecque en islam. Il dénonçait vingt hérésies dont trois principales : l'éternité du monde, la négation de la connaissance des particuliers par Dieu et le rejet de la résurrection des morts.

Ibn Rushd s'appuie sur la pensée d'Aristote pour réfuter al-Ghazali et expose sa propre pensée dans *La Réfutation de la Réfutation* (1180 ?).

## A propos de l'éternité du monde

Comment se pose le problème ? Le Coran, comme la Bible, dit que le monde a été créé par Dieu. S'il a été créé à un moment donné, qu'y avait-il avant ? Dieu aurait-il changé d'idée ? Dans ce cas, peut-on encore dire que Dieu est parfait ? S'il change d'idée, qu'est-ce qui le distingue de l'homme ?

*« On nous demande comment Dieu peut bien avoir créé le monde à partir du néant et en faire un être à partir du non-être. Voici notre réponse : cet Agent doit être tel que sa puissance soit proportionnelle à sa volonté et sa volonté proportionnelle à sa sagesse, faute de quoi sa capacité serait plus faible que sa puissance, sa puissance plus faible que sa volonté et sa volonté plus faible que sa sagesse. Et si certaines de ses puissances étaient moindres que celles d'autres, il n'y aurait alors plus de différences entre les siennes propres et les nôtres, tandis que l'imperfection l'affecterait comme elle nous affecte. Quelle pensée blasphématoire... Aristote a dit : tout ce qui existe au sein de l'univers n'est assemblé que par la puissance qui provient de Dieu ; si cette puissance venait à faire défaut aux choses, celles-ci ne perdureraient pas même l'espace d'un clin d'œil. »*

L'éternité du monde est une idée aristotélicienne par excellence. Or cette notion s'oppose à la création telle qu'elle est décrite dans la Bible, comme dans le Coran. Comment accorder le dogme religieux avec la pensée d'Aristote ? Al-Ghazali considère que la création du monde a été voulue par Dieu à un moment donné. Pour Ibn Rushd, si on pense ainsi, il faut admettre l'apparition d'une cause qui aurait entraîné un changement en Dieu, ce qui nie sa perfection.

*« Chez l'homme et l'animal, le sens du terme volonté est celui d'un désir qui suscite un mouvement en vue de parachever une imperfection dans leur essence, mais il est inconcevable que le Créateur puisse éprouver un désir en raison d'une imperfection de son essence, car ce serait alors la cause d'un mouvement ou d'une action en lui-même ou en quelque chose de différent de lui. »*

Cette notion d'éternité du monde permet à Ibn Rushd d'insister sur le fait qu'on ne peut appliquer à Dieu la terminologie humaine. Il appuie sa démonstration sur la notion de temps : si on considère que le temps est créé à un moment, il existe après avoir été non-existant ; or la notion « après » est une dénomination d'une partie du temps ; le temps aurait donc existé avant d'être produit, ce qui est absurde.

## A propos de l'unité de l'intellect

S'appuyant sur le *De Anima* d'Aristote, Ibn Rushd présente la pensée comme une substance unique et séparée, jointe occasionnellement aux âmes humaines. Il y aurait un seul esprit universel et éternel qui anime tout l'univers, donc tous les hommes aussi. Chaque individu reçoit cet intellect* le temps de sa vie.

A partir de cette théorie, certains en déduisent qu'il ne peut y avoir de résurrection, ni de vie après la mort. Ibn Rushd ne va pas jusqu'à remettre en cause le sens littéral du Coran à propos de ces deux derniers points. La résurrection des morts et la vie éternelle sont deux affirmations contenues dans le Coran. Néanmoins, Ibn Rushd pense qu'elles peuvent être objet d'interprétation pour ceux qui en sont capables. Ces versets peuvent être lus dans leur sens littéral pour le peuple qui a besoin d'images pour croire. Les autres peuvent les étudier pour accéder à un sens caché.

*** Intellect agent :** « principe actif de la connaissance intellectuelle qui illumine les intelligibles contenus en puissance dans l'âme humaine. Dans la tradition philosophique gréco-arabe, l'intellect agent est assimilé à une substance séparée, une intelligence du cosmos unique à tous les hommes. Dans la tradition latine, l'intellect agent est au contraire considéré comme une partie de l'âme ».

A. de Libéra dans *Penser au Moyen Âge.*

## La connaissance des particuliers

Selon al-Ghazali, Dieu voit tout. Dieu sait tout sur chacun d'entre nous : il est omniscient. Mais, pour Ibn Rushd, Dieu connaît les hommes d'une science constante, c'est-à-dire d'une science divine qui n'est pas de la même espèce que la science humaine. Il ne faut pas prêter à Dieu un raisonnement humain.



*Aristote, habillé en arabe, présente un astrolabe, instrument permettant de mesurer la hauteur des étoiles, à des étudiants en sciences.*

*Manuscrit de la première moitié du XIII[e] siècle. Bibliothèque du musée de Topkapi Sarrayi, Istanbul (Turquie).*



# Les précurseurs

Ibn Rushd s'inscrit dans une longue lignée de penseurs musulmans auxquels il fait référence ou auxquels il s'oppose.

## Al-Fârâbî (870-950)

Philosophe turc d'expression arabe, il vit à Bagdad et Damas sous les Abbassides, à l'époque où le califat s'affaiblit face à la montée en puissance des émirs arabes puis iraniens et enfin celle des sultans du clan des Seldjoukides.

La réflexion d'al-Fârâbî s'organise autour de deux axes. Il cherche à concilier la religion et la philosophie d'une part, et d'autre part à accorder les philosophies d'Aristote et de Platon. Pour lui, le chef politique doit réaliser l'unité de la religion et de la philosophie : c'est l'imam-philosophe. Il justifie ainsi l'idée d'un pouvoir fort, à la fois religieux et politique, dans une période de remise en cause de ce pouvoir : le califat.

## Ibn Sînâ ou Avicenne (980-1037)

Ibn Sînâ est un philosophe persan. Son œuvre est traduite en latin à Tolède : ibn Dauf, juif arabophone, traduit de l'arabe en castillan ; Dominique Gondisalvi, chrétien, traduit du castillan en latin. Ainsi l'œuvre d'Avicenne est-elle la première grande œuvre philosophique portée à la connaissance de l'Occident à la fin du XII[e] siècle, avant que celle d'Aristote n'ait été traduite.

*« Alors je demandais au Sage de me guider sur le chemin du voyage, de me montrer comment entreprendre un voyage tel qu'il en faisait lui-même. Je le fis sur le ton dont pouvait l'en requérir l'homme qui en brûlait d'envie et en avait le plus ardent désir. Il me répondit : Toi et tous ceux dont la condition est semblable à la tienne, vous ne pouvez entreprendre le voyage que je fais moi-même. Il vous est interdit; à vous la voie en est fermée à moins que ton heureux destin ne t'aide, toi, en te séparant de ces compagnons. Mais maintenant l'heure de cette séparation n'est pas encore venue : un terme lui est fixé, que tu ne peux anticiper. Il faut donc te contenter pour le moment d'un voyage coupé de halte et d'inaction; tantôt tu es en route, tantôt tu fréquentes ces compagnons. Chaque fois que tu t'esseules pour poursuivre ta marche avec une parfaite ardeur, moi je fais route avec toi, et tu es séparé d'eux. Chaque fois que tu soupires après eux, tu accomplis un revirement vers eux, et tu es alors séparé de moi ; ainsi en sera-t-il jusqu'à ce que vienne le moment où tu rompras totalement avec eux. »*

Extrait de Hayy ibn Yaqzân traduit par Henry Corbin

Dans ce conte initiatique, il met en présence un homme prédisposé à découvrir un monde inconnu et un vieillard éternellement jeune, Hayy ibn Yaqzân, le Vivant Fils du Vigilant. Le vieillard représente l'intellect agent (voir p. 32) qui permet l'accès à la connaissance. Les compagnons de l'homme sont les facultés de l'âme qui peuvent le gêner dans sa quête de l'idéal.

La pensée, selon Avicenne, peut être un progrès quotidien, elle permet une assimilation progressive de la sagesse.

Avicenne est proche des soufis* dont la démarche ésotérique fait une place importante à l'illumination, que l'on peut comparer à l'extase, et qui permet d'atteindre l'Unité divine. Pour lui, il n'y a pas de contradiction entre ce qui est donné par le raisonnement philosophique et ce qui l'est par l'illumination, qui apporte une plus grande clarté.

## Al-Ghazali (1059-1111)

Al-Ghazali est né en Iran oriental. Sa formation le met en contact avec tous les courants de pensée de l'époque : la philosophie grecque, l'ésotérisme soufi, la théologie musulmane. Appelé à la cour de Nizâm al-Mulk, vizir des sultans seldjoukides qui avaient pris le contrôle du califat abbasside, il fut chargé d'enseigner le khalam ash'arite** à Bagdad.

* **Soufisme** : doctrine mystique qui s'est développée à l'intérieur de l'islam depuis le VIII[e] siècle. Par des exercices physiques et spirituels, le soufi tente de libérer son esprit des exigences de son corps pour atteindre une union personnelle avec Dieu.

** A l'origine, le *khalam* traduisait le terme grec *logos*, « la parole. » Puis il désigna une théologie fondée sur l'usage de la raison. L'œuvre philosophique de al-Ghazali eut un grand retentissement dans tout le monde musulman.

Dans *L'arrêt qui départage la croyance de la mécréance*, al-Ghazali distingue ce qui sépare l'infidèle du croyant : l'infidèle ne reconnaît pas la parole du Prophète, le croyant croit que tout ce qui est énoncé par la Révélation existe d'une façon ou d'une autre.

Dans *Tahâfut al-Falâsifa* ou *L'Incohérence des philosophes* il réfute al-Fârâbî et Ibn Sînâ, deux philosophes aristotéliciens. Al-Ghazali distingue dans la pensée d'Aristote les sciences telles que les mathématiques et la logique, qui n'ont aucune incidence sur le dogme religieux, de celles qui peuvent se trouver en contradiction avec lui comme la physique et la métaphysique. Il repère seize propositions métaphysiques et quatre physiques en contradiction avec le dogme. Trois d'entre elles sont très graves car elles sont en opposition avec la pensée divine.

– Sur la science divine : Dieu, d'après le philosophe, ne connaît pas les particuliers mais l'humanité en général. Al-Ghazali réfute en disant qu'à ce titre, Dieu ne connaîtrait pas Muhammad en particulier.

– L'éternité du monde soutenue par Aristote contredit la création.

– A partir de la pensée d'Aristote, al-Fârâbî ainsi qu'Ibn Sînâ soutiennent que l'essence de l'homme est intellectuelle. Pour rejoindre Dieu, il doit se débarrasser de toute matérialité : il n'y a donc pas résurrection des corps après la mort alors qu'elle est explicitement contenue dans le Coran.

La doctrine d'al-Ghazali cherche à fusionner la démarche philosophique, la démarche juridique et le mysticisme : cette conciliation est tentée dans *La Revivification des sciences de la religion*. Il s'agit d'appliquer intégralement la Loi. La parole divine en est la source principale. Une fois celle-ci exposée, il n'est pas nécessaire de fournir des preuves ; on peut néanmoins argumenter, la raison intervient a posteriori. Ce dernier ouvrage fut brûlé en 1109 devant la mosquée de Cordoue à la demande du sultan almoravide. L'individualisme prôné par al-Ghazali apparaissait comme un facteur de discorde.





## Ibn Bajja ou Avempace (fin XI^e-1139)

Originaire de Saragosse en Espagne, il doit se replier vers le sud après la prise de la ville par les chrétiens. Il meurt en 1139. C'est d'abord un scientifique. Il a commencé ses études, dit-il, par la musique et l'astronomie, a poursuivi par la logique à travers l'étude d'al-Fârâbî avant d'aborder la physique.

L'œuvre centrale d'Ibn Bajja a pour titre *Le Régime du solitaire*. Elle est élaborée à l'époque des Almoravides, époque d'intolérance religieuse et d'hostilité à la philosophie. Ibn Bajja imagine l'idéal de la sagesse dans le solitaire, qui par un constant et profond travail sur lui-même arriverait à l'ascèse intellectuelle en se tenant à l'écart du monde.

Pour lui c'est par la raison que l'homme accède à la connaissance pure de l'au-delà, alors que pour al-Ghazali c'est l'expérience mystique qui y mène. Le sage d'Ibn Bajja n'est pas l'imam-philosophe d'al-Fârâbî, puisque au départ il s'agit d'un homme comme les autres et non de quelqu'un désigné comme dans le cas de l'imam. Le solitaire d'Ibn Bajja n'est pas le moine chrétien, car il vit dans le monde où il se veut être un citoyen idéal. Ce sage n'a autorité sur personne et personne n'a d'autorité sur lui.

## Ibn Tufayl ou Abubacer (début XII^e-1185)

Né à Guadix en Espagne au début du XII^e siècle, il reçoit d'abord à Cordoue une formation de médecin. C'est d'abord en cette qualité qu'on le connaît : il est l'auteur d'un long poème mnémotechnique de 8 000 vers sur la médecine. Il fut le médecin privé à la cour du sultan Abu Ya'qûb Yûsuf. Il démissionne de ce poste en 1182, date à laquelle il est remplacé par Ibn Rushd. Il meurt en 1185 à Marrakech.

Philosophe, on lui connaît une œuvre essentielle, *Le Vivant Fils du Vigilant (Hayy ibn Yaqzân)*. Il veut *« révéler ce qu'il pourra des secrets de la philosophie illuminative communiquée par le maître, le prince* [des philosophes] *Abu 'Ali ibn Sînâ »*. Ce roman initiatique reprend le titre de l'œuvre d'Ibn Sînâ mais s'en démarque sur le fond.



# Une religion, l'islam

L'islam est une religion monothéiste apparue au VII$^e$ siècle en Arabie. Le mot islam signifie littéralement « soumission à Dieu ».

## Le Prophète

Muhammad naît vers 570. Après une éducation auprès de tribus nomades, il entre au service d'une veuve commerçante de La Mekke (La Mecque), Khadîja, qu'il épouse.

Cette première période de la vie de Muhammad témoigne des mutations que connaît la société, qui jusqu'à présent était dominée par les pasteurs nomades, les Bédouins, alors que se développent des villes en liaison avec le commerce caravanier. Les nomades étaient organisés en tribu, à la fois unité économique, sociale, politique et militaire, autour d'un ancêtre commun.

Le développement du commerce ne pouvait accepter le système des razzias* auxquelles se livraient les tribus. Le long des routes caravanières grandirent des villes comme La Mekke installée sur un point d'eau et près d'un sanctuaire pré-islamique autour de la Ka'ba, monument dans lequel est enserrée la Pierre noire donnant lieu à de nombreux pèlerinages.

Dans ces cités, une nouvelle hiérarchie sociale s'impose. Au sommet, on retrouve les grandes familles riches. En bas se situent les esclaves.

L'autorité est assurée par une oligarchie** dirigée par le clan des Banû 'Umayya (nom qui donne Omeyyade).

C'est dans ce contexte que Muhammad, délaissant de plus en plus ses activités commerciales, fait de longues retraites dans une des grottes proches de La Mekke. Selon la tradition, c'est là qu'il voit à plusieurs reprises l'ange Gabriel qui lui apporte des messages de Dieu. L'ensemble de ces messages forme le Coran***, véritable parole de Dieu pour les croyants.

* **Razzia :** incursion faite en territoire ennemi afin d'enlever les troupeaux, de faire du butin.

** **Oligarchie :** régime politique où l'autorité est entre les mains de quelques personnes ou familles.

*** **Coran :** « récitation » en arabe.



Muhammad parle de ces révélations et le cercle de ses adeptes commence à s'élargir. Sa prédication inquiète les riches commerçants, qui craignent en particulier qu'elle porte tort aux activités liées à la présence de la Pierre noire. De plus, les premiers disciples se recrutent parmi ceux qui souffrent le plus des mutations de l'époque – les esclaves, les vagabonds –, très sensibles à la dénonciation de l'injustice et à celle de l'usure. Aussi les menaces se font-elles de plus en plus précises contre Muhammad. Il se résout à quitter La Mekke pour Yatrib, qui prend le nom de Médine, en 622 : c'est l'Hégire (du mot *hijra* signifiant « émigration »). L'Hégire marque le début du calendrier musulman. De 622 à 632, de Médine partent plusieurs expéditions pour soumettre La Mekke ainsi que l'ensemble de la péninsule Arabique.

En 629, les Mekkois se convertissent à l'islam tout en conservant leurs privilèges. Le pèlerinage est maintenu puisqu'il est dans les obligations que doit respecter tout musulman. La conversion des tribus alentour et de la péninsule Arabique suit.



*Mausolée de Salâh al-Din (Saladin), 1193, à Damas (près de la Mosquée omeyyade).*

A la mort de Muhammad, en 632, se pose le problème de la succession : les tribus nomades veulent le retour à leur autonomie ; Médinois et Mekkois revendiquent chacun la succession ; dans le clan des Mekkois, la famille de Muhammad s'oppose aux autres clans qui refusent le cumul des pouvoirs religieux et social dans les mains d'une même famille.

Une consultation ne concernant qu'un petit nombre de familles désigne un Mekkois, Abû Bakr, père de 'A'isha, la plus jeune épouse de Muhammad, comme premier calife. Les deuxième et troisième califes furent désignés de la même façon, mais dans une atmosphère de violence ; ils furent tous deux assassinés.

Ali, gendre du Prophète, se proclame alors calife à Médine, ce qui est contesté par deux camps : celui regroupé autour de 'A'isha, celui soutenant le cousin du dernier calife assassiné qui appartient à la famille des Omeyyades gouverneurs de Damas. Les partisans d'Ali, après avoir réduit le premier camp, doivent accepter un arbitrage en faveur du gouverneur de Damas. En 660, Ali est reconnu calife en Irak et Iran actuels ; de son côté, l'Omeyyade est reconnu calife en Syrie, Palestine, Égypte, Hijaz. Il transforme alors le califat en monarchie héréditaire.

Cette histoire mouvementée des débuts de l'islam explique les divisions, encore actuelles, qui existent depuis le VIIe siècle.

*Campement des Aulad Saïd dans le désert du Sinaï par D. Roberts, 1839.*





# L'islam, ses obédiences, ses rites

L'ensemble de la communauté musulmane ne présente aucune unité religieuse. La connaissance des différentes obédiences et des différents rites est nécessaire pour comprendre ce qui a pu être un enjeu politique à l'époque d'Ibn Rushd, car l'islam est une religion mais aussi une organisation politique et sociale.

Une obédience regroupe des personnes qui se reconnaissent dans un certain nombre de grands principes. Elle peut être religieuse, philosophique. Les rites précisent, à l'intérieur d'une obédience, les différences d'organisation, les nuances d'interprétation des textes de référence.

Dans l'islam, les rites sont liés à des écoles juridiques. Les Textes (Coran, Hadith essentiellement) ne disent pas seulement ce qu'il faut croire, mais comment on doit se comporter. Tous les aspects de la vie courante sont concernés par la loi religieuse : l'héritage, le divorce, les peines à donner en cas de crime, etc. Il n'y a pas de loi laïque. Comme les Textes peuvent être interprétés, cela donne lieu à différentes écoles juridiques, donc à des différences très sensibles pour les sociétés concernées.

## Ce qui est commun à tous les musulmans

Le Coran fut d'abord un texte transmis oralement, ce qui explique sa structure d'ensemble proche de celle du poème. Les versets sont regroupés en 114 chapitres appelés sourates, par ordre décroissant de longueur. Le texte n'a été fixé par écrit qu'après la mort de Muhammad, entre 634 et 653. Il y eut plusieurs versions jusqu'en 935, date à laquelle une seule a été retenue. Aujourd'hui, tous les musulmans ne reconnaissent qu'un seul texte.

Tout musulman doit adhérer à quatre actes de foi :

– la foi en un Dieu unique qui est à l'origine du monde ;

– la foi en la prophétie en général et à celle de Muhammad en particulier ;

– la foi dans le fait que le Coran, l'Évangile et la Torah sont des livres de Dieu ;

– la foi dans le Jugement dernier.

Pour le reste, les lectures du Texte (dans le sens de compréhension) peuvent se multiplier à l'infini, ce qui explique les différentes obédiences musulmanes.

## Les trois principales obédiences

**L'ibadisme** est la première obédience distincte de l'islam. Elle est née de la dissidence d'une partie des partisans d'Ali en 657 (voir p. 40). Ses adversaires l'appellent le kharijisme.

Aujourd'hui très minoritaire (1% des musulmans), on le trouve essentiellement dans le sultanat d'Oman, le Mzab en Algérie, dans l'île de Djerba en Tunisie. Ils vivent avec discrétion en pratiquant la *kitmân,* c'est-à-dire la dissimulation.

**Le chiisme** concerne 15 à 20 % des musulmans. Il n'accepte d'imam que parmi la descendance du Prophète par sa fille Fatima et son gendre Ali. Il ne reconnaît pas la Sunna (voir note p. 10).

Parmi les chiites on distingue les imamites, majoritaires en Iran. Pour eux, l'imam est désigné par Dieu parmi les descendants d'Ali. Pour certains il y en a eu sept, pour d'autres, douze, et depuis ils parlent de « l'imam caché », appelé al-Mahdi, dont on attend le retour pour délivrer le monde.

Les alaouites en Turquie et Syrie, les ismaïliens ainsi que les druzes du Liban sont des groupes minoritaires de l'obédience chiite.

**Le sunnisme** regroupe aujourd'hui 80 % des musulmans. Il adhère aux quatre actes de foi (voir ci-dessus) et précise les cinq piliers de l'islam : la profession de foi en un seul





Dieu et en Muhammad son prophète, les cinq prières quotidiennes, le jeûne du ramadan, l'aumône légale et le pèlerinage à La Mekke pour ceux qui le peuvent.

Aujourd'hui, le sunnisme se répartit en quatre rites qui correspondent à différentes écoles juridiques :

– le rite hanafite concerne la moitié des sunnites. Il retient comme référence dix-sept Hadith, ce qui laisse une large place à l'interprétation personnelle des juristes ;

– le rite malikite se présente comme étant le plus proche des Textes ;

– le rite shafite procède par étapes : pour prendre position sur un sujet, on prend en compte d'abord le Coran, puis la Sunna du prophète, puis celle des compagnons du prophète et enfin le consensus (voir p. 18). Quand toutes les possibilités ont été envisagées, alors on peut faire appel au libre examen ;

– le rite hanbalite refuse le raisonnement par analogies car il signifie une opinion personnelle par opposition au texte sacré. De plus, il croit à la prédestination.



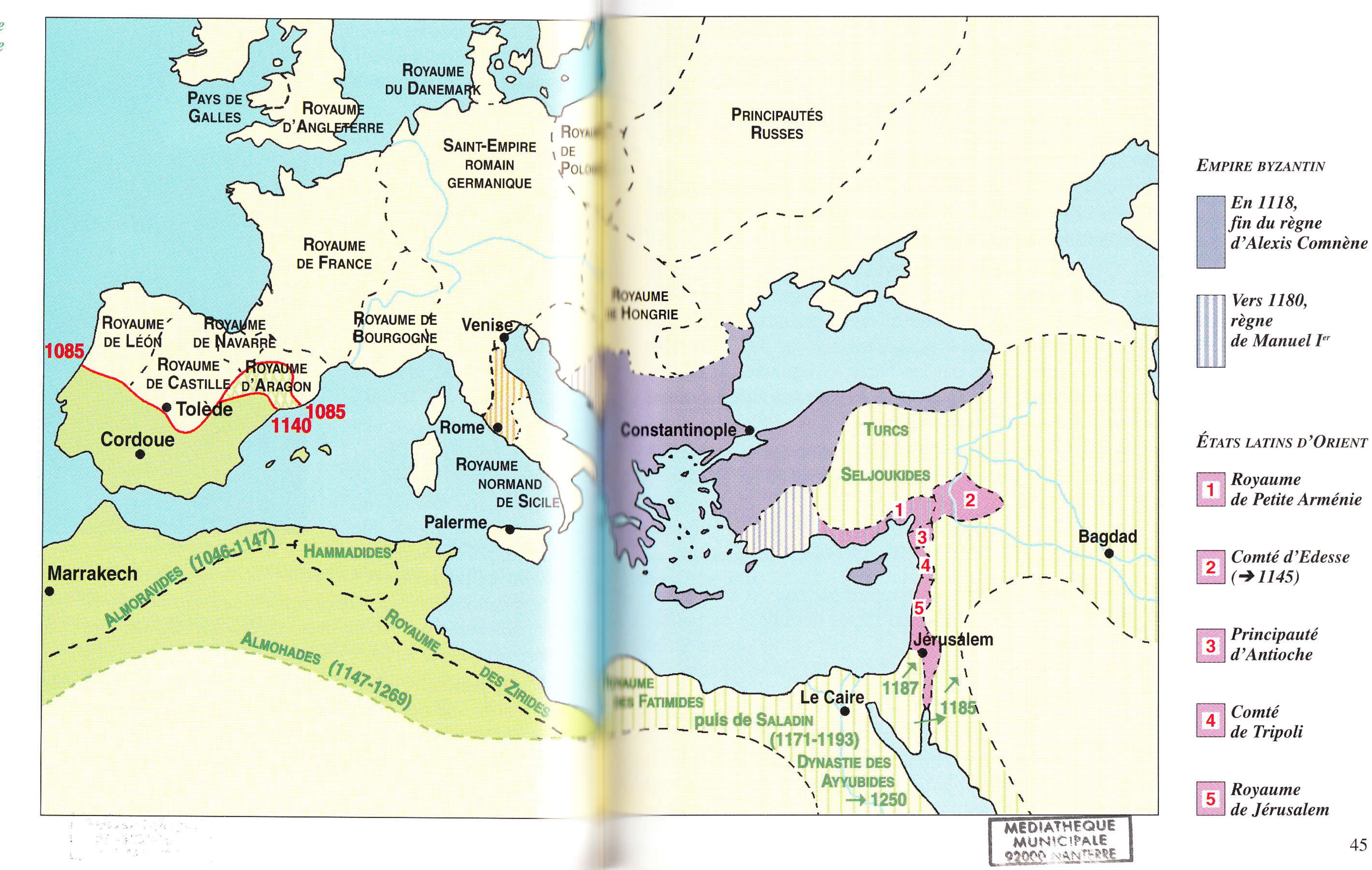
*Mosquée actuelle de Gurgi à Tripoli. Sur le mur qibla orienté vers La Mekke s'appuie à droite le mihrab en haut duquel l'imam guide la prière et se niche à gauche le minbar indiquant La Mekke.*

# La Méditerranée au XIIe siècle

Le bassin méditerranéen au XIIe siècle est un carrefour où se côtoient, se connaissent, s'affrontent aussi les mondes musulman et chrétien.

Dans la Méditerranée musulmane, le pouvoir n'est plus dans les mains des Arabes, ni à l'Occident, ni à l'Orient. Le monde chrétien ne présente pas plus d'unité.

*La Méditerranée au XIIe siècle*




*Monde musulman*

- *Possessions berbères almoravides puis almohades*
- *Terres reconquises par les royaumes chrétiens*
- *Possessions arabes puis turques (Seldjoukides) et kurdes (Ayyubides)*

*États du pape*

*Empire byzantin*

- *En 1118, fin du règne d'Alexis Comnène*
- *Vers 1180, règne de Manuel Ier*

*États latins d'Orient*

1. *Royaume de Petite Arménie*
2. *Comté d'Edesse (→ 1145)*
3. *Principauté d'Antioche*
4. *Comté de Tripoli*
5. *Royaume de Jérusalem*

# Le monde chrétien

## L'empire byzantin : la Romanie

Il se considère comme le seul successeur de l'Empire romain dont il a hérité l'organisation politique, s'appuyant sur un efficace réseau de fonctionnaires et sur une armée permanente.

Haut-lieu de culture ininterrompue depuis l'Antiquité, l'empire byzantin a pu préserver cette civilisation de l'écrit qui conserve les lois, transmet les ordres, enregistre les impôts, garde la mémoire du passé. Cet Orient chrétien de langue grecque ignore le latin occidental.

En 1054, le schisme religieux provoqué par le patriarche Michel Keroularios (Cérulaire) éloigne un peu plus Constantinople de Rome.

Au XII^e siècle, la puissance byzantine est en retrait sur le plan économique. Son territoire est attaqué sur toutes les frontières. En 1071, des chevaliers normands mercenaires du pape et des Lombards conquièrent le sud de l'Italie ; les Byzantins sont battus par les Turcs à Mantzikert. Le basileus* fait alors appel au pape pour obtenir son aide à recruter des mercenaires. C'est l'origine de la première croisade.

La rupture avec l'Occident est totale après le sac de Constantinople lors de la quatrième croisade en 1204.

* **Basileus :** nom donné à l'empereur byzantin.

## L'Occident chrétien

Cet ensemble apparaît très en retard par rapport à l'Empire byzantin. Le morcellement politique juxtapose de petites entités rivales ; les monarchies capétiennes ou du Saint Empire romain germanique sont faibles, à l'autorité contestée.

Sur le plan économique, l'activité rurale domine, les villes amorcent une renaissance, mais seules les villes d'Italie sont très actives grâce à la reprise du commerce en Méditerranée.

La culture est essentiellement orale. Les monastères sont les seuls lieux où l'activité intellectuelle a été préservée.







*Sénanque, monastère cistercien du XII^e siècle près de Gordes, dans le Vaucluse, est construit dans un vallon retiré traversé par la Senancole. On distingue les trois parties traditionnelles d'un monastère : les lieux de prière – église et cloître –, les lieux de vie et de travail des moines et le bâtiment pour accueillir les visiteurs.*

Malgré ces faiblesses réelles, l'Occident entame une phase d'expansion, en particulier face aux musulmans. C'est la Reconquête en Espagne dès le VIII^e siècle, c'est la reprise de l'Italie du sud et de la Sicile par les Normands au XI^e siècle, c'est la formation des États latins d'Orient au XII^e siècle.

## Les États latins d'Orient

En appelant à la première croisade en 1095 pour délivrer les Lieux saints pour les chrétiens, c'est-à-dire le saint sépulcre à Jérusalem, le pape veut s'affirmer comme puissance spirituelle et temporelle.

Au cours du XII^e siècle se déroulent quatre croisades : la première (1096-1099) et la deuxième (1147-1149) sont des succès pour les Francs. Ils affrontent des Turcs affaiblis par des divisions.

Les Francs forment des États politiquement et militairement puissants, s'appuyant sur les villes et les forteresses qu'ils construisent, mais ils restent fragiles socialement. Ils sont isolés à l'intérieur de leurs propres États. Ils sont aussi isolés dans l'ensemble de la région : les Byzantins n'ont que peu de considération pour ces êtres insolents, brutaux, grossiers. De plus, les Latins n'ont pas tenu leur promesse de rendre les territoires d'Antioche et de Tripoli, qui faisaient partie de l'empire byzantin.



*Kerak, forteresse croisée (1142) dominant la rive gauche du Jourdain, en Jordanie actuelle.*

*Le krak de Moab (Kerak) est construit sur un plateau à 900 m d'altitude. De là, les croisés contrôlaient un vaste espace s'étendant jusqu'à la mer Morte.*

Les deux croisades suivantes, celle de 1189-1192 et celle de 1202-1204, marquent le reflux des Latins. A partir du milieu du XII^e siècle, on assiste à un renouveau de la puissance politique et militaire de l'islam. Ce redressement est dû à Nûr al-Dîn, puis à son neveu et successeur Salâh al-Dîn (Saladin).

A la mort de Salâh al-Dîn, l'unité musulmane de cette région éclate à nouveau au profit des Mamelouks, esclaves-soldats qui prennent le pouvoir en Égypte, et des Mongols venant d'Asie continentale. Le XIII^e siècle voit la disparition progressive de tous les États latins d'Orient.

## Quel bilan peut-on esquisser ?

Pour l'Occident, l'expansion territoriale au Moyen-Orient fut sans lendemain. Sur le plan économique, seules les villes italiennes ont profité du transport des troupes. Les échanges culturels et scientifiques ont lieu en Espagne et en Sicile (voir p. 50 et suiv.).

Pour l'Orient, Byzance sort ruinée du sac de la ville par les Vénitiens qui ont détourné les objectifs de la quatrième croisade.

Pour les musulmans, les croisades ont provoqué une réaction sur le plan religieux : ils cherchent à approfondir leur réflexion pour prouver l'excellence de l'islam face au christianisme. Sur le plan politique, le bilan est moins positif. Les guerres renforcent le poids social des militaires aux dépens de la bourgeoisie commerçante, ce qui entraîne une certaine sclérose des économies et des sociétés.





### UN MÉDECIN ARABE TÉMOIGNE

« On me présenta un chevalier qui avait une tumeur à la jambe et une femme atteinte de consomption*. Je mis un emplâtre au chevalier, la tumeur s'ouvrit et s'améliora ; je prescrivis une diète à la femme pour lui rafraîchir le tempérament. Mais voici qu'arrive un médecin franc, lequel déclare : "Cet homme ne sait pas les soigner !" et s'adressant au chevalier, il lui demanda : "Que préfères-tu ? Vivre avec une seule jambe ou mourir avec les deux ?" Le patient ayant répondu qu'il aimait mieux vivre avec une seule jambe, le médecin ordonna : "Amenez-moi un chevalier solide et une hache bien aiguisée."

Arrivèrent le chevalier et la hache tandis que j'étais toujours présent. Le médecin plaça la jambe sur un billot de bois et dit au chevalier : "Donne-lui un bon coup de hache pour la couper net !" Sous mes yeux, l'homme la frappe d'un premier coup, puis ne l'ayant pas bien coupée, d'un second ; la moelle de la jambe gicla et le blessé mourut à l'instant même. Examinant alors la femme, le médecin dit : "Elle a dans la tête un démon qui est amoureux d'elle. Coupez-lui les cheveux !" On les lui coupa et elle recommença à manger de leur nourriture, avec de l'ail et de la moutarde, ce qui augmenta la consomption. "C'est donc que le diable lui est entré dans la tête", trancha le médecin, et saisissant un rasoir, il lui fit une incision en forme de croix, écarta la peau pour faire apparaître l'os de la tête et le frotta avec du sel… et la femme mourut sur le champ. Je demandai alors : "Vous n'avez plus besoin de moi ?" Ils me dirent que non et je m'en revins après avoir appris de leur médecine bien des choses que précédemment j'ignorais. »

Raconté par Usâma (1095-1188) dans *Des enseignements de la vie.*

***Illustration d'un traité de chirurgie (Turquie, 1466) reprenant l'encyclopédie médicale d'Abulcasis, médecin à Cordoue au X^e siècle.***

*** Consomption :** amaigrissement, affaiblissement dus à une maladie grave et prolongée.

# Des lieux d'échange

Deux lieux témoignent de la rencontre féconde des cultures musulmane, juive et chrétienne, Tolède et la Sicile.

## Tolède, grand foyer culturel de l'Occident

La rencontre des différentes cultures qui cohabitent dans le monde méditerranéen impose des centres de traduction où se côtoient des hommes d'origine et de formation différentes. Tolède est un de ces principaux centres.

Son histoire explique le rôle qu'elle a joué aux XII^e-XIII^e siècles. En 1085, Alfonso VI, roi de Castille et León, conquiert la ville qui était sous l'autorité musulmane depuis la conquête du VIII^e siècle. Les chrétiens récupèrent alors l'ancienne capitale du royaume wisigothique.

Les musulmans de Tolède sont libres de rester ou de quitter la ville et conservent leurs biens et leur mosquée. Tolède est la première ville musulmane qui passe intacte dans les mains des chrétiens.

Au cours du XII^e siècle, Tolède, essentiellement une ville frontière, subit de nombreuses attaques almoravides puis almohades. Elle résiste grâce à son solide site défensif. C'est aussi une ville de contacts entre le monde chrétien et le monde musulman, avec dans les deux la présence de nombreux juifs. Aussi n'est-il pas étonnant que Tolède devienne un important centre de traduction une cinquantaine d'années après sa conquête. De nombreux ouvrages scientifiques y sont disponibles grâce à la politique culturelle suivie par les rois des Taifas (voir p. 9) qui attiraient à leur cour poètes et scientifiques.

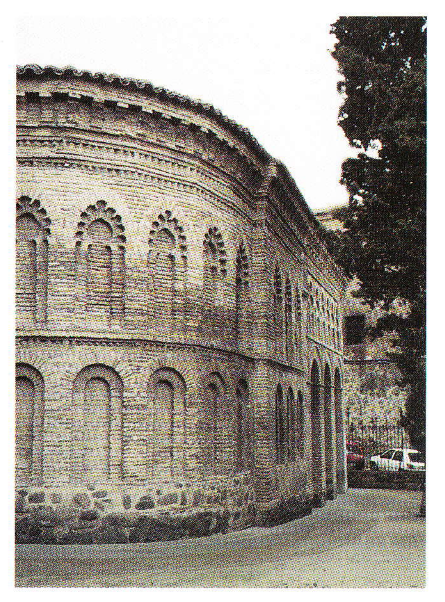
L'Occident chrétien vient chercher les textes de base de l'Antiquité, profitant ainsi du travail de commentaire et d'analyse qui avait été fait par les musulmans. Au-delà de la recherche de manuscrits, Tolède offre la possibilité à des hommes venus d'horizons divers de partager leurs connaissances.





Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, demande la traduction du Coran afin de mieux lutter contre l'islam :

*« Qu'on donne à l'erreur mahométane le nom honteux d'hérésie ou celui, infâme, de paganisme, il faut agir contre elle, c'est-à-dire écrire. Mais les Latins et surtout les modernes, l'antique culture périssant […] ne savent pas d'autre langue que celle de leur pays natal. Aussi n'ont-ils pu ni reconnaître l'énormité de cette erreur ni lui barrer la route. […] Je me suis indigné de voir les Latins ignorer la cause d'une telle perdition et leur ignorance leur ôter le pouvoir d'y résister ; car personne ne savait. Je suis donc allé trouver des spécialistes de la langue arabe qui a permis à ce poison mortel d'infester plus de la moitié du globe. Je les ai persuadés à force de prières et d'argent de traduire d'arabe en latin l'histoire et la doctrine de ce malheureux et sa loi même qu'on appelle Coran. Et pour que la fidélité de la traduction soit entière et qu'aucune erreur ne vienne fausser la plénitude de notre compréhension, aux traducteurs chrétiens j'en ai adjoint un sarrasin. [...] Ce travail a été fait l'année du Seigneur 1142. »*



**San Christo de la Cruz, ancienne mosquée construite au début du XI^e siècle, transformée en église au XII^e siècle, à Tolède (Espagne).**

Parmi les traducteurs, un des plus célèbres fut Gérard de Crémone, né en Lombardie vers 1114.

*« Par amour de l'Almageste (de Ptolémée) qui ne se trouvait pas chez les Latins, il se rendit à Tolède. Y voyant l'abondance des livres écrits en arabe dans chaque discipline et déplorant la pénurie des Latins dont il connaissait l'étendue, poussé par le désir de traduire, il apprit la langue arabe. Confiant dans son double savoir scientifique et linguistique […] il passa en revue tout ce qui était écrit en arabe. C'est ainsi qu'il ne cessa jusqu'à la fin de sa vie de transmettre à la latinité, comme à un très cher héritier, les livres qui lui paraissaient les plus élégants dans diverses disciplines, de la façon la plus claire et la plus intelligible possible. »*

Éloge funèbre de Gérard de Crémone prononcé en 1187, cité dans *Archives de l'Occident* de J. Favier, Éd. Fayard,1992.



*Église Saint-Philibert à Tournus (France).*

*En Occident, le maintien de la vie culturelle s'est fait grâce à l'activité intellectuelle des monastères.*

Gérard de Crémone vient à Tolède pour traduire l'*Almageste* à partir d'un texte écrit en arabe, alors que dans le même temps, en Sicile, une traduction est faite à partir du manuscrit original en grec. Si Gérard choisit Tolède, c'est qu'il pense avoir des contacts avec des savants et avec d'autres œuvres qui critiquaient les conclusions de l'*Almageste.*

L'éloge funèbre prononcé par ses disciples fait allusion à quelques soixante-dix traductions dans les domaines les plus variés : Aristote, Euclide, al-Faârâbî, l'optique d'al-Kindi et surtout des textes de médecine : Galien, Ibn Sînâ (Avicenne), la chirurgie d'Al-Zahrâwi (Albucassis). Au Moyen Âge, toutes les sciences concourent à la connaissance de la création ; la religion est indissociable de la science.

C'est à Tolède, dans la deuxième moitié du XII[e] siècle, qu'est traduit le traité *De l'âme* d'Ibn Sînâ. Marc de Tolède traduit, fin XII[e]-début XIII[e] siècle, tout ce que les Arabes ont transmis de l'œuvre de Galien ainsi que la science arabe de la médecine. Michel Scot traduit une partie de l'œuvre d'Aristote et participe à la transmission de l'œuvre d'Ibn Rushd avant de rejoindre la cour de Frédéric II de Sicile. Le travail de traduction se poursuit au XIII[e] siècle avec en particulier Hermann l'Allemand qui traduit Aristote, Ibn Sînâ, al-Fârâbi, Ibn Rushd.





# La Sicile

C'est un monde à part, à la charnière des trois mondes chrétien, byzantin et musulman.

A la fin du XI[e] siècle, des chevaliers normands avaient conquis le sud de l'Italie aux dépens de Byzance. Sous la conduite de Roger Guiscard, entre 1072 et 1091, ils conquièrent la Sicile qui était sous domination arabe depuis 902. Roger II (1101-1154), reconnu roi de Sicile en 1130, fonde une dynastie et s'installe à Palerme.

Une mosaïque de peuples témoigne des occupations successives de l'île. Il y a là Italiens et Normands, Grecs, Arabes, des minorités juives, arméniennes, slaves. Chaque peuple conserve son droit, sa langue.

L'administration emprunte son organisation à l'Orient grec comme aux Arabes. Les actes officiels sont écrits en trois langues : en grec, en latin et en arabe. Les ministres sont indifféremment grecs, lombards, arabes ou normands. Le roi vit à l'orientale avec eunuques et harem, va au hammam, lit et parle l'arabe, se fait représenter en basileus.

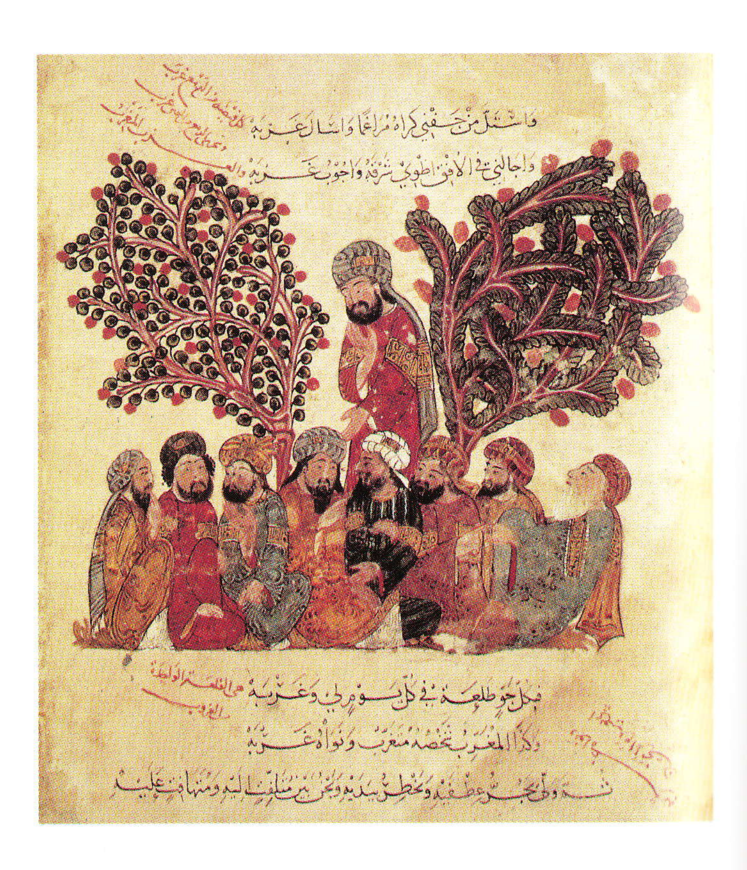
La politique culturelle brillante entreprise par Roger II est poursuivie par la famille des Hohenstaufen après la défaite des Normands contre l'empereur du Saint Empire romain germanique en 1194. A Palerme sont traduits et commentés Aristote, Euclide, Platon, Homère, Ptolémée à partir de textes originaux ou des commentaires arabes.




*Mosaïque de La Martorana, église du XII[e] siècle. Palerme. Roger II, représenté en basileus, est couronné par Jésus.*



# L'universalité de la pensée d'Ibn Rushd



*Enluminure arabe du XIII[e] siècle représentant un groupe d'hommes discutant.*

L'œuvre d'Ibn Rushd est accessible en trois langues : en arabe, en hébreu, en latin ; parfois en arabe en caractères hébraïques ou uniquement dans sa version hébraïque et/ou latine, le texte arabe étant perdu.

## Dans la pensée juive

Toutes les grandes œuvres d'Ibn Rushd sont disponibles en hébreu. Du XIII[e] au début du XVI[e] siècle, la philosophie juive fut profondément influencée par Ibn Rushd, surtout après la mort de Maïmonide en 1204.



Moïse de Narbonne (vers 1300-1362) cherche à rapprocher la tradition talmudique* et la philosophie gréco-musulmane à travers celle d'Ibn Rushd, qui est pour lui le plus fidèle interprète d'Aristote. Il en commente les *Commentaires* « *car la majorité des sages de notre pays ne semble pas en avoir une idée claire* ».

Il reprend fidèlement l'opinion d'Ibn Rushd lors de la critique de l'œuvre d'al-Ghazali, d'Ibn Tufayl ou de Maïmonide.

« *La cause de nombreuses divergences à propos de l'âme provient de ce qu'Aristote s'est exprimé de façon équivoque. Étant donné qu'Aristote est le prince des philosophes sur lequel nous nous appuyons tous, et que son traité admet des interprétations contradictoires, chaque commentateur a lui-même choisi ce qui lui semblait la véritable opinion du Stagirite*** [...] *C'est en fait Ibn Rushd qui est en réel accord avec les principes d'Aristote.* »

D'autres comme Gersonide (1288-1344) adhèrent de façon plus critique à la pensée d'Ibn Rushd :

## Dans la pensée chrétienne

Au XIII[e] siècle, dans les universités nouvellement créées à Paris, Montpellier, Bologne... l'enseignement consiste dans la lecture et la discussion d'œuvres commentées sur des textes traduits au siècle précédent. En disposant des commentaires d'Ibn Rushd les universités ont non seulement l'œuvre d'Aristote (sauf *La Politique*), mais aussi toutes les études précédentes qui avaient été rapportées par Ibn Rushd.

Dans un premier temps Ibn Rushd fournit les instruments du travail intellectuel tels qu'ils ont été définis par Aristote :

– la classification : connaître c'est classer. Le verbe « être » définit chaque chose ;

– l'induction et la déduction ;

– le syllogisme.

* **Talmud :** dans la religion judaïque, recueil comprenant la Loi orale et les enseignements des grands rabbins. Il fournit un enseignement complet et les règles à suivre sur tous les points de la vie religieuse et civile des juifs.

** On appelle ainsi Aristote car il est né à Stagire.

Au-delà, Ibn Rushd introduit une pensée philosophique indépendante de la pensée religieuse : la philosophie d'Aristote propose un système rationnel de compréhension du monde sans faire référence à une divinité quelconque.

Au XIII[e] siècle, à l'université de Paris, la faculté des arts, où on enseigne la philosophie, est distincte de la faculté de théologie mais sous son autorité. La faculté des arts cherche à s'émanciper sans être condamnée par la faculté de théologie. En reprenant la réflexion d'Ibn Rushd, elle affirme que la foi et la philosophie ne peuvent se contredire si elles restent chacune à leur place. Siger de Brabant (1240-1284) joue un rôle important dans la transmission de la pensée d'Ibn Rushd.

Aubry de Reims revendique l'autonomie de la pensée philosophique : *« Qui ignore la philosophie n'est pas un homme, sinon en un sens équivoque. Car comme l'a écrit Averroès dans son* Prologue *sur le livre VIII de la* Physique *[...] le nom d'homme se dit équivoquement d'un homme rendu parfait par les sciences théorétiques et des autres hommes, tout comme le mot animal se dit équivoquement d'un animal vivant et d'un animal peint en fresque sur un mur. »*

Toute différente est l'approche d'Albert le Grand ou celle de Thomas d'Aquin.

Albert le Grand (v.1193-1280), maître en théologie à l'université de Paris, introduisit dans son enseignement la philosophie d'Aristote et certains points de vue néoplatoniciens. A ce titre, il réfute Ibn Rushd en philosophe et non en théologien. Parlant de l'intellect et de l'âme, il veut *« faire voir par le raisonnement et le syllogisme ce qu'il faut soutenir et penser au sujet de questions si incertaines ».*

*« C'est pourquoi nous laissons entièrement de côté ici tout ce qu'enseigne notre religion et n'acceptons que ce qui peut recevoir une démonstration par le syllogisme. » (De unitate intellectus)*

Thomas d'Aquin (1228-1274) fut l'élève d'Albert avant de devenir lui-même maître en théologie à Paris, puis à Rome et Naples. Toute son œuvre théologique vise à accorder la





foi et la raison, les dogmes du christianisme et la logique d'Aristote, en attaquant de front les thèses averroïstes.

*« S'il n'y a qu'un seul intellect pour tous les hommes, nécessairement il n'y a qu'un seul être voulant, un seul être utilisant – au gré de sa volonté – tout ce qui fait la différence des hommes entre eux. En outre si l'intellect, en qui résident la principauté et le pouvoir d'user de tout le reste, est un et le même en divers hommes, il s'ensuit encore qu'il n'y a pas de différence entre les hommes quant au libre choix de la volonté, mais qu'elle est la même pour tous. Tout cela est manifestement faux et impossible. C'est absolument contraire aux faits les plus évidents, cela détruit toute espèce de science morale et même tout ce qui touche à la conservation de l'ordre civil laquelle est pourtant naturelle à tout le monde, comme le dit Aristote. »*

**Le Triomphe de Thomas d'Aquin,** ***fresque du XIV[e] siècle de l'église Santa Maria Novella, à Florence. Aux pieds de Thomas, Averroès.***



En conclusion à son ouvrage intitulé *De l'unité de l'intellect contre les averroïstes,* Thomas précise :

*« Voilà donc ce que nous avons écrit pour détruire l'erreur en question, non en invoquant les dogmes de la foi, mais en recourant aux raisonnements et aux dits des philosophes eux-mêmes. Si quelqu'un faisant glorieusement étalage du faux nom de la science veut dire quelque chose contre ce que nous avons écrit, qu'il ne s'exprime pas dans les coins sombres ou devant des gamins qui ne savent pas juger de matières si ardues, mais qu'il réplique à cet écrit par un écrit, s'il l'ose. Il trouvera face à lui non seulement moi, qui suis le dernier de tous, mais bien d'autres zélateurs de la vérité, qui sauront résister à son erreur ou éclairer son ignorance. »*

Dans le *De unitate intellectus contra Averroistas,* Thomas ne se contente pas de réfuter les thèses d'Ibn Rushd. Il reprend le texte *De anima* d'Aristote, lui applique la même rigueur d'analyse qu'Ibn Rushd pour arriver à des conclusions différentes. Au-delà du simple commentaire, Thomas élabore une théorie générale de l'âme et de la pensée.

## La lutte antiaverroïste

A cette même époque, alors qu'Ibn Rushd est mort depuis soixante ans, Étienne Tempier, évêque de Paris, lance une attaque virulente contre lui et ses disciples latins. En 1270, puis en 1277, il énonce 219 thèses dites « averroïstes » contraires à la foi chrétienne. Les principales accusations portent sur l'éternité du monde, le monopsychisme, la négation de la résurrection des morts et celle de la vie éternelle, et la non-connaissance des particuliers par Dieu. C'est surtout l'accusation de la « double vérité » :

*« Ils disent que certaines choses sont vraies selon la philosophie qui ne le sont pas selon la foi catholique comme s'il y avait deux vérités contraires, comme si la vérité des saintes écritures pouvait être contredite par la vérité des textes de ces païens que Dieu a damnés. »* (Prologue du *Syllabus* de 1277 par E. Tempier)





Nulle part dans l'œuvre d'Ibn Rushd on ne peut trouver trace de cette « double vérité ». *« La vérité ne saurait contredire à la vérité, elle s'accorde avec elle et témoigne en sa faveur »* souligne Ibn Rushd dans *Le Discours décisif* (voir p. 23). Il y a une vérité et deux voies d'accès qui peuvent mener à différents niveaux de connaissance. Il ne s'agit en aucun cas d'exiger du philosophe de croire vrai ce qu'il pense être faux comme certains l'ont interprété.

En attaquant Ibn Rushd et les « averroïstes », E. Tempier attaque la philosophie. Pour lui, elle ne peut être une voie d'accès à la théologie. De plus, elle peut mener à l'agnosticisme, à l'incroyance puisqu'on pourrait s'abstenir de croire ce que la raison ne peut expliquer.

A cette même époque, l'anti-averroïsme est aussi une lutte contre l'infidèle. Pour le chrétien, l'islam doit être combattu, au mieux c'est une hérésie, mais la plupart considère que ce n'est pas une religion.



**Statue de Dante érigée au centre de Naples (Italie).**

Ibn Rushd est accusé de dissimuler derrière l'image de la religion musulmane son athéisme. On lui fait dire qu'*« aucune religion n'est vraie même si elle peut être utile »*. On l'accuse d'avoir dénoncé les *« trois imposteurs qui ont trompé le monde : Moïse, Jésus, Mahomet »*.

Au XIV^e siècle l'averroïsme est surtout italien. Dante Alighieri (1265-1321) considère l'existence du philosophe comme la fin suprême de la société. Son analyse concerne la cité et non le ciel. Il reprend l'idée de l'unité de l'intellect pour étayer la théorie de la nécessaire unité du pouvoir temporel, la monarchie.

Mais, dans le même temps, Pétrarque (1304-1374) lance une attaque anti-arabe virulente dans *Sur ma propre ignorance et celle de beaucoup d'autres :*

– « [les averroïstes] *méprisent tout ce qui est conforme à la religion catholique* » ;

– « *ils combattent sans témoin, vérité et religion, et dans les coins, sans se faire voir, tournent le Christ en ridicule, pour adorer Aristote qu'ils ne comprennent pas* [...] *lorsqu'ils en arrivent à une discussion publique, ils n'osent point vomir leurs hérésies, ils ont coutume de protester qu'ils dissertent indépendamment de la foi et en la laissant de côté.* »

Dans une lettre à Luigi Marsili, il traite Ibn Rushd de « *chien enragé* ».

Aux XV^e^ et XVI^e^ siècles, à Padoue, c'est à la fois l'apogée et la fin de l'averroïsme. On y enseigne Ibn Rushd, Siger de Brabant... mais aussi, en 1497, on y crée une chaire d'enseignement d'Aristote à partir des textes grecs. On n'a plus besoin de passer par les Arabes.

## Dans la pensée musulmane

Dès la mort d'Ibn Rushd, les juristes ont refusé sa philosophie sous prétexte que la logique peut ruiner la foi religieuse. Le monde musulman retourne à la pensée d'al-Ghazali pour qui « *tous les processus naturels représentent l'ordre fixé par la volonté divine que celle-ci peut rompre à tout moment* ».

Le monde musulman se met alors en marge de la modernité scientifique.

« *Les sciences rationnelles de nos jours ont émigré vers la rive septentrionale de la Méditerranée et j'ai appris que ces sciences, à Rome et aux alentours, ont aujourd'hui de fervents adeptes et une affluence sans pareille d'étudiants.* » (Ibn Khaldun, 1332-1406.)

Au début du XX^e^ siècle, des intellectuels arabes réhabilitent Ibn Rushd dans le monde musulman, selon deux perspectives :





– une perspective positive et laïque qui voit dans le rationalisme d'Ibn Rushd le moyen d'intégrer la modernité occidentale ;

– une perspective qui vise à concilier l'islam et la modernité.

Actuellement, ces deux courants tendent à se rapprocher pour faire front commun contre l'intégrisme.



*Patio andalou*

## L'héritage oublié

« *Ibn Rushd appartient à trois histoires de la pensée : musulmane, juive, chrétienne mais pas à trois mémoires : mémoire de l'Occident mais oublié par l'Orient.* »

A. de Libéra

« *Ibn Rushd a été vaincu mais, en son temps, Galilée aussi. Les Occidentaux l'ont réhabilité pour le considérer aujourd'hui comme un des principaux contributeurs à l'émergence de la pensée libre. Si les musulmans reprenaient les pensées de leurs philosophes éclairés, Averroès redeviendrait Ibn Rushd.* »

Farida Faouzia Charfi,dans *Libération* du 9 août 1994.

Dans le monde musulman actuel « *ce sont les juristes, les faqihs, les moins ouverts à la pensée, qui détiennent le pouvoir de la pensée* » (Mohamed Talbi dans *L'Héritage andalou*).

Il ne s'agit pas de revenir à un âge d'or – qui n'a d'ailleurs pas existé – mais de réfléchir sur les problèmes de notre temps autrement que par anathèmes et exclusion. Pour reconnaître l'autre, il faut le connaître.

« *J'appelle à des Andalousies toujours recommencées, dont nous portons en nous à la fois les décombres amoncelés et l'inlassable espérance.* »

Jacques Berque, leçon de clôture au collège de France, 2 juin 1981.



# Pour en savoir plus

## Sources bibliographiques

### Œuvres d'Ibn Rushd

• *Le Discours décisif* d'Averroès, traduction de M. Geoffroy, notes d'A. de LIBÉRA, GF n° 871 Bilingue (arabe et français), Éd. Flammarion, 1996.

• *L'Intelligence et la Pensée, commentaire du De Anima d'Aristote,* traduction, notes par A. de LIBÉRA, GF n° 974, Éd. Flammarion, 1998.

### Sur Ibn Rushd

• *Averroès, les ambitions d'un intellectuel musulman* de D. URVOY, Coll. « Grandes biographies », Éd. Flammarion, 1998.

• *Averroès et Averroïsme* de M.-R. Hayoun et A. de LIBÉRA, « Que sais-je » n° 2631, Éd. PUF, 1991.

• *Averroès, un rationaliste en Islam* de R. Arnaldez, Coll. « Le Nadir », Éd. Balland, 1998.

• *L'Unité de l'intellect contre les averroïstes* suivi des *Textes contre Averroès antérieurs à 1270* de Thomas d'Aquin, traduction et notes d'A. de LIBÉRA, GF n° 713 Bilingue, Éd. Flammarion, 1994.

### Sur al-Andalus

• *L'Héritage andalou dans la culture méditerranéenne* de T. FABRE (actes des Premières rencontres d'Averroès) de 1994, Éd. de l'Aube, 1995.

• *Tolède, XII^e^-XIII^e^ siècle, Arabes, chrétiens et juifs : le savoir et la tolérance,* série « Mémoires » n° 5, Éd. Autrement, 1991.

### Sur la philosophie au Moyen Âge

• *Penser au Moyen Âge* d'A. de LIBÉRA, « Points Essais » n° 329, Éd. du Seuil, 1996.

### Sur l'islam, les Arabes

• *La Fascination de l'islam* de M. RODINSON, collection « Agora » n°132, Éd. Pocket, 1993.

• *Les Arabes* suivi de *Andalousies* de J. BERQUE, Coll. « Babel-Sindbad » n° 250, Éd. Actes Sud, 1997.



• *Les Voies de l'islam, approche laïque des faits islamiques* de M.-C. FERJANI et D. CUSENIER, Éd. CRDP Franche-Comté/Cerf, 1997.

• *L'Islam, images d'hier et d'aujourd'hui,* La Documentation photographique n° 6 055, Éd. Documentation française, 1981.

• *Les Pays d'islam, VII^e^-XV^e^ siècle,* La documentation photographique n° 8 007, Éd. Documentation française, 1999.

### Sur les Juifs

• *Maïmonide ou l'autre Moïse* de M.-R. HAYOUN, Éd. Lattès, 1994.

## Filmographie

*Le Destin* de Youssef CHAHINE, 1998.

## Musique arabo-andalouse

CD en vente à l'Institut du monde arabe :

• *Nuba de Los Poetas de Al-Andalus* n° 2 Sanaa, Muwashshah, poème d'Ibn an-Khatib, par l'orchestre al-Brihi de Fès. Disque El Legado Andalusi.

• *Musica Andalusi Ibn Baya* n° 4, Mizan sari', par l'ensemble Ibn Baya, Omar Metoui et Carlos Paniagua, Disque SK 62262 (Madrid).

• *Cartas al Rey Moro* n° 1, Apiadate de mi pequeño corazon, chanté par Begona Olavide, chant et qânûn, Ensemble mudejar, disque Jubal JMPA001 (Madrid).

Un livre : *La Musique arabo-andalouse* de C. POCHÉ, Éd. Actes Sud, 1999, avec un CD audio.

Œuvre collective réalisée et écrite sous la coordination de l'ICEM-PÉDAGOGIE FREINET.

**Auteur :** ***Averroès - Ibn Rushd, un combattant de la pensée du XII^e siècle*** a été conçu par Marie-France PUTHOD avec l'aide du chantier BT2.

**Coordination du projet :** Colette HOURTOLLE.

**Collaborateurs de l'auteur :** Hélène COMITO, Claude FOURNET, Jeanne VIGOUROUX et leurs élèves, ainsi que Marité BROISIN, Elsa BRUN, Annie DHÉNIN, Maguite EMPRIN, Mohamed-Chérif FERJANI, Antoine MICHELOT, Michel MULAT, François PERDRIAL et Christine SEEBOTH.

**Coordination générale du chantier BT2 de l'Institut coopératif de l'École moderne : Michel MULAT.**

**Photographies :** Marie-France PUTHOD : p. 4, 7, 10, 11, 13, 43, 47, 48, 51, 53, 59 - AKG Paris : p. 27, 54 - ARTEPHOT/Salou : p. 52 - Jean-Loup CHARMET : p. 6 - J.-F. DHÉNIN : p. 39 - REGA-RAPHO : p. 12 ; /R. et S. Michaud : p. 24-25 - GIRAUDON : p. 17, 22, 33, 49 - SCALA : p. 57 - Isabelle BELLISSENT : p. 28, 61 - MAGNUM/E. Lessing : p. 30 - DR : p. 25, 40.

**Couverture :** buste du philosophe et médecin Averroès, XII^e siècle, Cordoue (photographie ARTEPHOT/ Oronoz).

**Recherche iconographique :** Christiane FRANCHETTI.

**Maquette et photogravure :** Pascale de BAGNEAUX.

**Correctrices :** Sophie GERBAUDO, Elisabeth ANFOSSO.

**Cartographie :** PEMF.

**Maquette de la couverture :** Bernard TRINCAVELLI.

• Publication éditée, imprimée et diffusée par PEMF
Société anonyme - RCS Cannes B 339 033 334 - APE 221 E - Siège social : Parc de l'Argile, voie E - 06370 Mouans-Sartoux (France).
***Directrice générale de rédaction :*** **Françoise GILLES** - *Directeur de la publication :* Hugues de SAINT-VINCENT - *Comité de direction :* président-directeur général : Hugues de SAINT-VINCENT ; administrateurs : Georges DELOBBE, Françoise GILLES, Pierre KOGAN.
• PEMF - 06376 MOUANS SARTOUX CEDEX
*Abonnements :* tél. : 04 92 284 285 - Fax : 04 92 92 18 04 - Mél : commercial@pemf.fr - Minitel : 3614 pemf - Site PEMF : http://www.pemf.fr - *Rédaction :* tél. : 04 92 284 284 - Fax : 04 92 284 299 - Mél : redaction@pemf.fr
Loi n° 49956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse - Dépôt légal : février 2000
N° ISSN : 0005 - 3414.

Un hommage à Averroès a été rendu par le cinéaste égyptien Youssef Chahine dans son film intitulé *Le Destin.* Il a touché un public relativement large parce que ce grand philosophe a beaucoup d'importance, autant pour la civilisation musulmane que pour l'Occident juif et chrétien.

Ibn Rush (Averroès), médecin, philosophe et juriste, a en effet participé au renouvellement de la philosophie grecque (Platon et Aristote en particulier) et à sa transmission au monde occidental.

Le personnage étant replacé dans son époque, c'est l'occasion pour nous de mieux connaître la richesse culturelle et intellectuelle de l'Espagne musulmane (Al-Andalus) au XIIe siècle. Une Espagne déchirée par des débats qui ressemblent fort à ceux qui opposent les protagonistes des guerres saintes d'aujourd'hui : les démocrates tenants d'un État laïque et les intégristes tenants d'un État religieux.

**Mots clés** *(compatible Motbis 3)*

- Aquin (Thomas d')
- Aristote
- christianisme
- croisades
- Espagne
- Islam
- monde musulman
- Moyen Âge
- philosophie
- théologie

ISBN : 2-84526-091-1





Numéro d'ordre de parution : 26
Souscription annuelle 1999-2000 (10 nos) : 399 F
le numéro : 45 F.